LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME SECOND.

LETTRES

PERSANES ET CURIEUSES.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 6, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 8;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.

1829.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS;

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

Imprimerie de Delbrue.

A PARIS,

AU BUREAU, PLACE SAINT-SULPICE, N° 6;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DE POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, N° 5.

1829.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du P. Rousset.

A Antoura, le 15 septembre 1750.

La mission de Damas, que je viens de quitter, mérite à tous égards que je vous la fasse connoître, et que je vous entretienne quelques moments de l'état où je l'ai laissée, et de la situation de cette grande et fameuse ville. On ne peut sans regret se rappeler l'état florissant

où étoit autrefois la religion à Damas : il n'en reste que de tristes débris. A la naissance du christianisme, cette ville fut après Jérusalem la première arrosée du sang des fidèles. Saint Paul y portoit leur arrêt de proscription, lorsqu'une lumière céleste l'investit tout-à-coup, et le fit tomber à la renverse. On montre l'endroit de l'apparition et de sa chute, lequel étoit tout près de la ville ; la maison du fidèle Ananie, et la cave où il se réfugioit dans le temps de la persécution, de même que la porte par où les fidèles firent évader saint Paul, son nouveau disciple : tout cela se voit encore de nos jours.

Ces premières persécutions annonçoient des triomphes pour la religion. Damas fut dans la suite comme le théâtre du christianisme, qui s'y soutint avec gloire jusqu'au temps malheureux où des schismes s'élevèrent sous les empereurs de Constantinople. Les ariens, les macédoniens, Nestorius, Eutychès, mais surtout le mahométisme, ternirent et firent disparoître le lustre de cette église. Cependant elle conserva encore quelque éclat du temps des Sarrasins et de saint Jean Damascène ; mais depuis que les Turcs s'en sont emparés, c'est-à-dire depuis plus de deux siècles, la

ville de Damas n'est plus qu'un assemblage de sectes qui comme autant de monstres la déchirent. La plus puissante de toutes est la secte de Mahomet : elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les autres, parce que favorisant, comme elle fait, les passions brutales du cœur humain, elle attire sans cesse à elle les partisans des schismes divers qui partagent le christianisme de ce pays.

En effet on compte ici trois différentes nations de chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Ephèse, sectateur de Photius; les Suriens, celle de Dioscore, et les Arméniens, celle de Nestorius. Les uns et les autres n'étant plus conduits par les lumières de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier; et de l'erreur ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui étoit autrefois toute chrétienne, s'est trouvée presque toute mahométane; en sorte que, de plus de cinq cent mille habitants, à peine y avoit-il dix mille chrétiens.

Tel étoit à-peu-près l'état de la religion à Damas lorsque nos missionnaires, il y a plus de cent ans, y arrivèrent. On n'y comptoit

pas trois familles catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, et qui ont toujours été élevés dans la foi romaine. Ce n'étoit pas manque de missionnaires zélés. Les pères Cordeliers et les pères Capucins étoient avant nous ici ; mais ils n'avoient pu, ni osé entreprendre de mission chez d'autres nations que chez les Maronites, qu'ils servoient comme curés quand le patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisoit les enfants. Les pères et les mères furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfants, et insensiblement ils se défirent des préjugés que la haine pour les Francs avoit profondément gravés dans leur esprit et dans leur cœur.

La crainte des persécutions et le respect humain les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du patriarche des Grecs appelé *Civile*, qui occupoit le siége il y a trente-cinq ans, et qui favorisoit les catholiques ; ce ne fut, dis-je, que sous son gouvernement que les chrétiens commencèrent à se déclarer en faveur de la vérité. Mais après la mort de ce patriarche les persé-

cutions, de la part des pasteurs de ce troupeau, en dispersèrent une partie et firent prévariquer l'autre. Cependant les missionnaires ne discontinuoient pas d'exhorter les catholiques, tantôt en public, tantôt en secret, lorsque les temps étoient orageux, de ne point chanceler dans la foi ; jusqu'à ce que, de nos jours, nous avons vu le patriarche catholique s'emparer du siége patriarchal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluoit le schismatique appelé *Sylvestre* ; mais il ne tint le siége qu'un mois, encore fut-ce par procureur. Sylvestre obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissoit à Damas ; et le patriarche catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un monastère de religieux grecs, où il est actuellement, sur la montagne de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, et ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des grands, elle disposa ce lui du bacha

qui gouverne le pays en faveur des catholiques et des missionnaires, jusque-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs églises, et aux chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet empire. Il a fait plus, il a annulé un contrat que les catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, et par lequel ils s'étoient engagés à donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les missionnaires. Depuis ce temps, c'est-à-dire dans l'espace de trois ans, il est incroyable quels progrès a faits la catholicité. Je puis assurer en mon particulier qu'il n'est point d'année que je n'aie eu le bonheur et la consolation de voir rentrer plus de cent personnes dans le sein de la vérité. Ce n'est pas que nous n'ayons essuyé quelques orages dans l'absence du bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pélerins à la Mecque, on profitoit de ce temps pour nous persécuter; mais nous en sommes sortis victorieux par les mesures que nous avons prises.

Au reste le genre de persécution que les Turcs exercent sur les chrétiens, n'est pas tant les tourments et la mort que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'usage est

ici que lorsqu'on accuse quelques chrétiens pour la cause de la religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés, et après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui s'élève sur toute la nation, ou grecque, ou surienne, ou autres. Depuis quelques années, lorsque le bacha étoit parti pour la Mecque, on accuspit les catholiques de s'être faits Francs, et de prier chez les Francs, et en conséquence on leur imposoit une grosse avanie, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des catholiques persécutés, et que par son crédit à la Porte il obtînt un commandement qui soumît tous les chrétiens sans distinction, et non pas les seuls catholiques, aux avanies qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son excellence promit de ne rien omettre auprès du bacha pour faire exécuter mon dessein, et qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après les schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les catholiques d'être Francs, on fit sur eux une imposition

de plusieurs bourses [1]. Alors poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette avanie fût levée sur tous les chrétiens sans exception, puisque après tout chez les Turcs on ne faisoit aucune différence d'un chrétien à un autre, soit qu'il fût Franc ou qu'il ne le fût pas, catholique ou non catholique. Ils furent écoutés, et par-là nous avons ôté aux schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent, avec tant de succès, pour nuire aux catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera tout au moins tant que durera le règne de ce gouverneur.

A la faveur d'un si heureux et si paisible gouvernement nous exerçons notre ministère; nous prêchons dans notre église; nous y célébrons les saints mystères, je ne dis pas comme nous faisons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la bannière de France, mais comme nous ferions au milieu même du royaume ou de Paris. De là les conversions des schismatiques, la fréquentation des sacrements; de là les instructions particulières et publiques qui produisent des fruits étonnants dans des cœurs

[1] Une bourse est de cinq cents écus, ou quinze cents livres de notre monnoie.

affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos sermons, ou dans l'explication que nous faisons de l'Évangile, qu"un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine et gémir dans le temps du saint sacrifice, surtout à la consécration et à la communion du prêtre! Les schismatiques eux-mêmes et les hérétiques qui y assistent en sont touchés et souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille mission, que de soins et de travaux ne faut-il pas de la part des missionnaires! Répondre aux questions importantes et continuelles des catholiques; instruire et convaincre les hérétiques; vider tous les procès qui s'élèvent parmi nos fidèles, lesquels ne prennent d'autre juge que nous; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, et celle des autres tout le long du jour la veille des dimanches et des fêtes; visiter, consoler les malades : voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la mission de Damas si pénible, c'est que sans compter les catholiques de la ville, qui vont à

près de neuf mille, il en vient en grand nombre des villes et des villages voisins, faute de missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viens maintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisième ville de l'empire ottoman, qu'elle est aussi grande que Paris, et qu'elle seroit plus riche peut-être si elle étoit sous la domination d'un prince chrétien. Il y a plusieurs mosquées d'une grande beauté, mais une surtout qui est d'une grandeur énorme, toute ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers chrétiens : c'étoit autrefois l'église métropolitaine. Ce qui faisoit l'enclos fait aujourd'hui une cour carrée qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille personnes.

Quant à la situation de la ville, elle est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes, et l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas. Une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines, et se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du Levant à perte de vue, et cette jonction forme une rivière. Damas est au commencement de cette

plaine charmante. La rivière, avant que d'arriver dans la ville, est partagée en sept branches, dont l'une sert pour les besoins de la ville, et les autres pour arroser toute la plaine.

Je fus frappé d'étonnement lorsque je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art et la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration. Personne n'a su me dire dans quel temps et sous quel règne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, et ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différents quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières, qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux.

Dans cette vaste et magnifique campagne les

chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les manufactures de soie et dans leur commerce; sur quoi voici comment raisonnent les Turcs : « Vous » autres, disent-ils aux chrétiens, vous n'avez » point de possessions en fonds de terre, vous » ne travaillez point les jours de dimanches » et de fêtes, lesquels occupent un tiers de » l'année; vous payez de gros impôts pour » avoir droit de conserver votre église et pour » faire du vin, sans compter les avanies; et » avec tout cela vous êtes aussi bien logés, aussi » bien nourris, et peut-être plus superbement » habillés que nous, qui avons beaucoup de » biens fonds, qui ne payons aucun impôt, et » qui n'avons qu'un ou deux jours de fêtes dans » l'année qui ne nous permettent pas de tra- » vailler : comment cela se peut-il faire? »

Les chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner, sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout, et que le Maître que nous servons est un bon maître qui nous dédommage souvent dès ce monde des peines que nous endurons pour lui.

RELATION

D'un voyage à Cannobin, dans le mont Liban, envoyée au P. Fleuriau par le P. Petitqueux, missionnaire jésuite.

J'ai l'honneur de vous envoyer, mon révérend père, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au mont Liban. Je sais que d'autres de nos missionnaires l'ont fait avant moi, et qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le désir que j'ai de vous rendre le mien agréable me fait souhaiter qu'ils aient omis dans le leur quelque circonstance que vous trouviez dans ma relation. En tout cas mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le P. Bonamour et moi, le 13 octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du mont Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, et à six

lieues des cèdres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous fallut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands et des plus piquants.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup et nous avancions très peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le seigneur du village nous ayant aperçus vint au-devant de nous, et nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter, car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses et des plus froides, accompagnée de grêle et de tonnerre, qui dura deux heures sans discontinuer, et sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers les ravins d'eau qui menaçoient de nous noyer. La pluie, qui formoit une rivière sous nos pieds, se changeoit en neige sur les

montagnes voisines. Enfin, après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à Marserkis, monastère des révérends pères Carmes. Le secours de leur charité nous vint très à propos, car ils nous firent trouver chez eux tout ce qui nous étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions. Nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux aigles et aux vautours qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison; la nature et l'art l'ont rendue assez belle et commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc. Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très claire et salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du monastère où l'eau est nécessaire; le jardin est riche en légumes. Le séjour de Marserkis est délicieux en été. Les pères Carmes y passent six mois de l'année; mais les neiges et les froids cuisants du Liban en rendent le séjour pendant l'hiver si insupportable, que ces religieux sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers

froids jusqu'à Pâques, et de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16, nous nous fîmes conduire aux cèdres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyés après les pluies passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de Marserkis jusqu'aux cèdres, que l'on aperçoit de loin.

Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme à son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, et qui sont couvertes de neige.

Les cèdres si fameux dans tout le monde sont en grand nombre sur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits et de jeunes, que de grands et d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros, ils avoient six brasses de circuit; nous en vîmes quelques-uns qui, après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur. Des voyageurs accoutumés à mettre leur nom partout

où ils passent ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cèdres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme dont l'effet est admirable pour dessécher les plaies; nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cèdres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de notre Seigneur le patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'évêques, de prêtres et de religieux, et suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts pour y célébrer la fête qu'ils appellent la fête des Cèdres. Quoique les Maronites célèbrent cette fête le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur office dans la fête du jour dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun et qu'on appelle le Liban et l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban sont celles qui s'étendent du côté de la mer depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres, et qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, laquelle commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbeck, et qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appelées parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban et qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cèdres conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter; la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, et des simples très rares.

Le gibier de toute espèce y est commun; il n'a à craindre que les vautours et les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité de buissons qui portent une espèce d'épine-vinette noire et de très bon goût.

Le Liban était autrefois couvert de cèdres; on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine dont j'ai parlé, et sur une autre montagne voisine de Cannobin. Les ouvrages de menuiserie

ne sont faits ici que de bois de cèdre ; ils sont très proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du monastère de Marserkis pour aller à celui de Marélicha, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le père vicaire et deux autres de ces religieux nous accompagnèrent. Le monastère de Marélicha, c'est-à-dire de Saint-Élisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, et sur le bord du fleuve appelé Nahr-Gadischa, qui veut dire le *fleuve Saint;* il coule dans un profond vallon fort étroit, dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes et de vignes. A trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites pour être les seuls témoins sur la terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints pénitents qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler le nom de fleuve Saint. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes et de ce fleuve dans cet affreux désert inspire de

la componction, de l'amour pour la pénitence, et de la compassion pour ces ames sensuelles et mondaines qui préfèrent quelques jours de joie et de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le supérieur du monastère de Saint-Élisée nous reçut avec de grandes démonstrations de charité. Ce monastère est composé de vingt religieux maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de religieux.

Un saint prêtre nommé Abdule les établit ici il y a environ vingt-cinq ans ; il prit particulièrement conseil du feu P. Nicolas Bazire pour donner une forme et une conduite religieuse à ses frères. Il fut leur premier supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son monastère pour le faire évêque. Notre mission d'Antoura est de son diocèse ; il a laissé pour successeur dans son monastère le P. Gabriel, religieux d'une rare modestie et d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé et honoré des Maronites, des Grecs et des Turcs même, en considération de sa profonde capacité dans la langue arabe.

Les religieux Alepins font deux ans de noviciat ; ils ne mangent jamais de viande ; ils sont très pauvrement vêtus ; ils chantent l'of-

fice à minuit. Nous y assistâmes trois fois, et nous fûmes infiniment édifiés de leur modestie à l'église et de la ferveur de leur chant. Ils emploient une partie du jour à la culture de la terre et aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin et soir, compte de leur conscience à leurs supérieurs; ils observent leurs règles avec une scrupuleuse exactitude, et particulièrement un silence et un jeûne rigoureux. Rarement voient-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur église. S'il arrive que quelque religieux se relâche et se démente de sa vocation, le supérieur lui conseille de se retirer, eût-il dix ans de profession. Le supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce monastère jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au matin avec nos guides pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du monastère de Saint-Élisée. Nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens monastères, que des solitaires habitoient autrefois, et qui sont aujourd'hui déserts et ruinés par les métoualis, hérétiques turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces monastères situés sur des rochers si es-

carpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une chapelle taillée très proprement dans le roc; elle a conservé deux autels : sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, et sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette chapelle et dans le même roc nous vîmes quelques cellules désertes où les solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, et peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin où nous arrivâmes est la demeure du patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection; les religieux y sont en petit nombre, et très pauvrement logés, et encore plus pauvrement vêtus et nourris. Le patriarche avec les religieux et quelques évêques maronites qui sont auprès de lui vivent tous dans une union parfaite et dans une simplicité et une pureté de mœurs très exemplaire; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent, tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure; sous cet

habit il avoit une soutane couleur de pourpre; la modestie y est très observée.

L'église du monastère est dédiée à la sainte Vierge; le patriarche nous dit qu'elle avoit quatorze cents ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'église, qui est assez belle; elle est ornée de peintures; le patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI et de Louis XIV. Nous assistâmes à l'office du jour et de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion et de piété. Leur liturgie est très ancienne; elle est composée en syrien ou ancien syriaque, et une petite partie en arabe, mais écrite en lettres syriaques qu'ils appellent *kerchora*.

Les cellules des religieux sont dans des grottes près de l'église. Pour s'y rendre l'hiver et l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom *des trois Jésuites*, savoir : les *PP. Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Ælien* et *Jérôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581 par Grégoire XIII, et ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le concile de Trente par les Maronites, et Clément y envoya le dernier pour faire abjurer dans un synode du

patriarche, des évêques et prêtres maronites, les erreurs d'un conciliabule schismatique. Le concile de Trente fut reçu et le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui et ses religieux. La frugalité y est parfaitement gardée : des légumes apprêtés à l'huile, quelques raves et un peu de poisson salé, avec un pain sec et noir, composèrent tout le régal qu'on nous fit; mais le vin est excellent, et on n'en boit point de meilleur en France.

Le patriarche nous fit toutes les instances possibles pour nous retenir plus long-temps dans son monastère. Mais le jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes congé après avoir assisté à l'office de nuit et célébré la sainte messe. Le patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses ornements mêmes, qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction, et nous partîmes.

Il nous donna son diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du monastère, nous trouvâmes la chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce pays, rempli de l'odeur de la

sainteté de cette vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute ce que les historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette vierge, par une inspiration divine, cacha son sexe sous un habit religieux, et servit Dieu sous cet habit pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fût accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte qui est aujourd'hui la chapelle où elle est honorée; mais que Dieu, qui prend toujours les intérêts de ses serviteurs et de ses servantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre vierge, et récompensa dès ce monde sa vertu par plusieurs grands miracles qui s'opérèrent à son tombeau.

Après avoir fait nos prières dans cette dévote chapelle, nous prîmes le chemin de Saint-Antoine, éloigné de Cannobin d'environ deux lieues. Pour y arriver il fallut monter la plus rude montagne que j'aie encore vue et la descendre. Le monastère de Saint-Antoine est situé sur la côte, voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente religieux Alepins

dont j'ai déjà parlé; entre ces religieux il y avoit douze prêtres. L'évêque Abdule, leur fondateur et leur premier supérieur avant son épiscopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce prélat mène dans ce monastère la vie d'un véritable saint; il est logé comme un des plus simples religieux, et quelque austère que soit leur vie, il vit encore plus austèrement qu'eux. On ne le distingue que par son habit, qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers pour nous faire voir le monastère et ses environs. Le monastère est divisé en deux parties assez éloignées l'une de l'autre; chaque partie a son église, mais l'office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux églises en fait tout l'ornement. Le prélat nous conduisit à d'autres grottes qui sont autant de chapelles; nous en vîmes une entr'autres, grande et belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois autels et deux petites chambres pour les religieux, qui y font des exercices spirituels. Sur la croupe de la montagne opposée il y a deux autres grottes où deux religieux du monastère mènent une vie très solitaire. Ils n'en sortent jamais; ils ne parleut à personne, si ce n'est au supérieur, pour lui

rendre compte chaque jour de leur conscience. Ils sont tous deux prêtres, et disent la messe dans une petite chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux religieux de ce monastère.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'évêque Abdule; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire pour traverser des montagnes bordées de précipices, et pour arriver à Argès par des chemins inconnus.

D'Argès à Tripoli il n'y a que quatre lieues. Ces quatre lieues forment une seule plaine très agréable, plantée d'oliviers et de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris, grâces à Dieu, les exercices de nos missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations. Le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zèle de nos missionnaires. On serait honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des grâces de Dieu, nous vous supplions et tous nos pères de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un res-

pectueux attachement, mon révérend père, de votre Révérence, le très humble et très obéissant serviteur,

PETITQUIUX.

LETTRE

Du Supérieur-général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie au P. Fleuriau.

De Seyde, le 21 juillet 1723.

MON RÉVEREND PÈRE,

Nous ne pouvons trop tôt vous donner avis d'un nouveau commandement du grand-seigneur, qu'un capigi vient d'apporter à Damas, à Alep et aux principales villes de la Syrie.

Par ce commandement il est fait défense aux chrétiens sujets du grand-seigneur d'embrasser la religion catholique, et aux religieux missionnaires latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens et les Syriens sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même commandement, qu'en cas que quelques chrétiens grecs, arméniens et syriens, sujets du grand-seigneur, aient quitté leur ancienne religion pour faire

profession de celle des papistes, ils aient à la quitter incessamment pour reprendre leur religion première.

Ce commandement a été donné sur la requête des patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et de Damas, assemblés dans un synode qu'ils tenoient alors à Constantinople.

Le véritable motif qui les animoit étoit le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, et celui de Jésus-Christ s'augmenter et s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le patriarche de Jérusalem, le plus zélé partisan du schisme, passant par Damas et par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la religion catholique. Il vit avec une peine qu'il ne put dissimuler la ferveur de ces deux églises. Il en rendit compte au synode; mais le synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du grand-seigneur et de son grand-visir contre les catholiques. Les patriarches du synode représentèrent au grand-visir que les religieux francs (c'est ainsi qu'ils appellent les religieux latins) séduisoient leurs

peuples, sujets du grand-seigneur, qu'ils leur faisoient changer de religion pour suivre celle des papistes, et qu'ils se mêloient de les instruire, ce qui n'appartenoit qu'aux patriarches de leur nation. Il ne falloit que cette seule exposition pour obtenir le commandement qu'ils sollicitoient; et en effet ils l'ont aisément et promptement obtenu.

En conséquence de ce commandement, les officiers turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux catholiques, emprisonnèrent l'évêque d'Alep, l'évêque de Seyde, plusieurs prêtres et plusieurs séculiers bons catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli et de Seyde, menaçant les uns d'exil et les autres de mort, s'ils ne reprenoient la religion de leur patriarche.

Notre consul d'Alep nous a signifié ce nouveau commandement de la Porte. Il nous à obligés de suspendre nos missions, et de cesser nos fonctions ordinaires de missionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un siècle. Toute la France sait que nous y avons été envoyés par ordre et sous le nom de nos rois pour y conserver et maintenir la foi catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont

été intimés ; mais en même temps nous avons recours à la piété du Roi, protecteur de la religion catholique en cet empire infidèle.

Nos rois ses prédécesseurs nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables ; car il est de notoriété publique que ce commandement a été donné sur un faux exposé.

Les patriarches schismatiques accusent les missionnaires latins de faire changer de religion aux Grecs, Arméniens et Syriens, et il est visible à tout le monde que les sujets du grand-seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint-siége, et dans des conciles œcuméniques. Leur changement, s'il y en a, est purement intérieur, et ne consiste pour l'ordinaire qu'à abandonner certaines superstitions, et quelques erreurs particulières que le schisme a introduites parmi les chrétiens, et qu'à professer les vérités catholiques que la seule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui est des fonctions des missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes

capitulations de la France avec la Porte-Ottomane, sans aucune innovation; et, bien loin que nos fonctions éloignent les sujets du grand-seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent, les magistrats turcs sont obligés de convenir que les sujets catholiques de sa Hautesse lui sont beaucoup plus soumis, et au gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon révérend père, ce que nous vous supplions de représenter à sa Majesté, pour nous faire goûter, dans cette occasion, les premiers fruits de sa protection royale, et pour faire connoître en même temps au Turc que sa Majesté sera aussi zélée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos rois ses prédécesseurs, et en particulier Louis XIV de glorieuse mémoire.

Pendant son long règne les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils commandements; mais ses ordres portés incontinent à nos ambassadeurs pour demander la révocation de ces commandements ont toujours été très heureusement exécutés.

M. le marquis de Châteauneuf, ci-devant ambassadeur à la Porte ottomane, nous a obtenu des commandements beaucoup plus favorables à l'Église catholique que les schismati-

ques n'en avoient acheté de contraires, et c'est l'obligation que la religion et les missionnaires lui ont. M. le marquis de Fériol, son successeur, les a maintenus avec toute la vigueur possible. C'est à l'ombre de leur puissant crédit que les missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier commandement sera très aisément révoqué, que le sieur Abraham, maronite, que Louis XIV a honoré d'une croix de chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, et qui est aujourd'hui second truchement de la nation française à Seyde, a eu le crédit, par le moyen de l'aga de Seyde, et d'Osman, bacha de Damas, d'obtenir du grand-visir la liberté des évêques et des catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon révérend père, que votre zèle pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne s'emploie avec vivacité pour supplier le Roi qu'il ait la bonté et la charité de donner ses ordres à son ambassadeur, et de faire demander la révocation du dernier commandement, et l'exécution de nos anciennes capitulations. Ses ordres fidèlement exécutés mettront nos

catholiques en sûreté, rétabliront les missionnaires dans leurs mêmes et anciennes fonctions, et maintiendront ici la foi catholique, qui seroit entièrement et bientôt anéantie dans ces royaumes infidèles si elle y étoit privée de la protection de nos rois et des services des missionnaires.

Nous élevons nos mains au ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la religion demande, et la conservation de notre jeune monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect, dans l'union de vos saints sacrifices, mon révérend père, votre très humble et très obéissant serviteur,

PIERRE FROMAGE, de la comp^e de JÉSUS.

M. le comte de Morville, ministre et secrétaire d'état pour les affaires étrangères, a rendu compte au Roi de ce dernier commandement du grand seigneur, et sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à M. le marquis de Bonnac, son ambassadeur à la Porte.

LETTRE

D'un missionnaire en Grèce au P. Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

C'EST pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis Marseille jusqu'à Smyrne.

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solennelles actions de grâces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remercîments de la grâce que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'Évangile, et d'avoir part à leurs fonctions, si propres de notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité qu'il en coûte beaucoup

à la nature pour se séparer de son pays, de sa nation, et des personnes avec lesquelles on a eu l'honneur et la douceur de vivre pendant plusieurs années.

Mais il faut aussi convenir que c'est alors que l'on sent toute la force de sa vocation. On est intérieurement pénétré de la douce consolation de se voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appeloit, pour travailler à sa plus grande gloire, et au salut d'une infinité d'ames qui s'y perdroient si le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyoit continuellement ses ministres pour leur apprendre le chemin du salut.

Car on doit appliquer aux diverses nations avec lesquelles nous sommes, ce que saint Paul disoit autrefois aux Romains : « Comment se-» ront-elles instruites des vérités dont la con-» noissance est nécessaire au salut, si on ne » les leur annonce ? mais qui les leur annon-» cera, si on ne leur envoie des prédicateurs? »

C'est dans cet exercice de la prédication évangélique que sont continuellement occupés nos missionnaires.

Avant que de vous parler, mon révérend père, de notre mission de Smyrne, où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte

le notre départ de Marseille, de notre navi-
ation, et des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous
ous rendîmes à Marseille, lieu de notre em-
arquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un
on vaisseau qu'on nous disoit chaque jour
re prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions
l'attendre si long-temps, et regrettant celui
ue nous perdions, nous nous embarquâmes
ur un petit bâtiment marchand qui n'avoit
ue quinze hommes d'équipage. Le capitaine
oit honnête homme. Il voulut bien nous re-
evoir gratuitement sur son bord, et nous
romit de nous rendre promptement à Smyrne.

Le jour de notre embarquement étant le
lus beau qu'on pût souhaiter, nous avions
ujet d'espérer que notre capitaine nous tien-
roit parole : mais les temps sur mer étant
ussi inconstants que les fortunes du siècle les
lus brillantes, nous expérimentâmes bientôt
eur changement.

Notre vent si favorable devint tout-à-coup
i violent que nos voiles et notre petit vaisseau
n furent rudement agités. Nous avions toutes
es peines du monde à nous tenir debout ou
ssis. Je ne parle point des autres incommo-

dités qui en sont les suites ordinaires, surtout pour ceux qui ne sont point faits à la mer.

Nous menions un garçon chirurgien qui s'étoit donné à nous, et qui devoit être très utile à nos missionnaires : car à la faveur de la médecine, qui est très honorée dans le Levant, on gagne la protection des officiers turcs, et on ouvre les maisons des chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon qui n'avoit jamais vu la mer fut si effrayé d'un violent coup de vent, que se croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant instamment de le confesser. Je profitai de sa disposition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après, le vent s'étant calmé, sa peur se calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas cependant à nous en plaindre, car sa violence nous servit à avancer le chemin.

Dès le troisième jour de notre départ nous doublâmes l'île de Saint-Pierre, qui est à la pointe de celle de Sardaigne. Nous regardâmes avec vénération cette île qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints évêques et autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de Sardaigne, nous crûmes que notre capitaine relâcheroit à l'île de Malte. Mais comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, et de laisser Malte à sa droite. Un coup de vent survint qui fit du désordre dans notre vaisseau, et qui l'obligea de gagner au plus tôt cette île qu'il avoit voulu éviter.

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour nous faire conduire dans la maison des Jésuites. Nos pères nous y reçurent avec beaucoup de bonté et de charité. Nous y trouvâmes le P. de la Motte, confesseur des chevaliers français, et un autre de nos pères destiné pour y enseigner les mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon malade fut en peu de temps rétabli par le bon traitement que nos pères lui firent, et par les soins particuliers qu'en prit M. le chevalier de Sarasse, qui possède parfaitement la science de la médecine, et qui nous honore de son amitié.

Notre capitaine, obligé de rester à Malte plus long-temps qu'il ne le vouloit, nous donna

le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos pères s'offrirent à nous très obligeamment pour nous accompagner partout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon révérend père, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'île, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, et défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu et bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration et de louange que la sagesse du gouvernement qui y règne, que le grand ordre qui s'observe partout, que la noble et édifiante conduite des chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, et surtout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter autant qu'il peut cette politesse de ses maîtres.

Le grand-maître commande en souverain pour le peuple, et en supérieur pour tous ceux

de l'ordre. Il a continuellement à sa cour un très grand nombre de chevaliers des plus anciennes et des plus illustres maisons de toutes les nations chrétiennes : car on sait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très grand honneur d'avoir eu des chevaliers de Malte.

La ville de Malte est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes, et autant de péninsules. Elles sont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art et la nature s'en sont si heureusement servis qu'ils n'ont laissé aucun endroit foible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque.

La ville où le grand-maître fait sa demeure est la principale. On la nomme la Valette. L'île où l'inquisiteur a sa maison s'appelle le Bourg, et la troisième est l'île de Saint-Michel.

Le port qui renferme les galères de la Religion est le plus vaste et le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château Saint-Elme, et de l'autre par le château Saint-Ange. Ce sont deux forteresses qui mettent les galères en sûreté.

J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cents pièces de canon qui dé-

fendoient la ville et son port, et j'apprend que le nombre en est augmenté.

La ville du côté de la terre a deux enceintes Ses fortifications sont taillées dans le roc. Le maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles on toutes leur plate-forme pour prévenir les effet du bombardement : car dans le cas d'un siég on couvriroit les maisons de terre et de fumier ce qui amortiroit les effets des bombes.

La ville est très bien bâtie, ses maisons son commodes et bien ornées ; mais il semble qu Malte ait mis toute sa magnificence à bâtir u vaste et superbe hôpital, où tous les malade de quelque nation, condition ou religion qu'il soient, sont reçus, soignés et entretenus géné ralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'ordre de Malte soit un ordre mili taire, selon son institution, il ne laisse pa d'être un ordre de religieux hospitaliers. Auss l'ordre a-t-il conservé constamment et pré cieusement cette fin de son établissement. Ca pendant que les chevaliers ont toujours les ar mes à la main pour combattre les ennemis d la religion, ils sont aussi toujours prêts à exer cer la charité envers les malades de leur hôpi tal; et afin que tous les chevaliers la puissen pratiquer, chaque auberge ou prieuré a so

jour marqué pour venir servir les malades. Les chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi; l'auberge de France a le mardi; l'auberge d'Auvergne le mercredi; l'auberge de Castille le jeudi; l'auberge d'Aragon le vendredi; l'auberge d'Italie le samedi, et celle d'Allemagne le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent.

Le grand-maître, suivi des grand'croix, vient tous les matins, quelquefois aussi l'après-dînée, visiter l'hôpital, pour connoître par lui-même si les commandeurs font leur devoir auprès des malades, et si les malades sont bien soignés, et ne manquent de rien. Si parmi les malades il se trouvoit des chevaliers, le grand maître les serviroit lui-même.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des chevaliers va si loin, que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu comparable à celle que nous admirons dans les plus grands saints.

L'évêque de Malte, le prieur de l'église de Saint-Jean, et le grand inquisiteur, ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le prieur, qui est le curé des chevaliers, a l'autorité principal: au pouvoir près de conférer les ordres,

il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux évêques. Il porte les ornements épiscopaux, approuve les confesseurs pour les chevaliers, et donne les dimissoires aux clercs de la Religion.

L'évêque fait sa résidence à *Citta-Vecchia;* son église est belle; les chanoines y portent le camail violet, comme leur évêque.

L'église de Saint-Jean est la première église de la Religion, et la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme; l'une représente un saint Jean et l'autre un saint Luc. Elles sont placées aux deux côtés du grand autel. Entre le chœur et la nef il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de Malte; c'est un présent du commandeur *Fardella de Trapano.* Chaque langue des chevaliers a sa chapelle particulière dans l'église. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le faubourg de *Citta-Vecchia* nous vîmes une très jolie chapelle dédiée au grand apôtre saint Paul. A côté de cette chapelle on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint apôtre se retira pendant l'espace de

trois mois et quelques jours après son naufrage [1].

Les Actes des Apôtres [2], qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que Paul et ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipère sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de Paul, et s'y attacha si étroitement, que les assistants qui en furent témoins ne doutèrent pas que la piqûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort; mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent que l'Apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, et que ses mains demeurèrent aussi saines qu'elles l'étoient auparavant. Cet événement le fit regarder dans Malte comme un homme extraordinaire. Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilége qui est singulier et remarquable, savoir, que les vipères et autres animaux venimeux, qui portent leur venin partout où il

[1] Chap. 21.

[2] Quelques commentateurs pensent que l'île où saint Paul fit naufrage, en l'an 66, est Méléda dans l'Adriatique, dont le nom latin, ainsi que de Malte, est *Melita*. (*Note des Éditeurs.*)

se traînent, n'en ont point ici, et que ceux même qu'on y apporte le perdent en y entrant[1].

On peut croire que cette faveur du Ciel aura été accordée à l'île de Malte en mémoire de la bonne réception que ses habitants firent autrefois à l'Apôtre des Gentils, lequel est dans cette île l'objet de la vénération et de la dévotion publique.

On trouve non seulement dans la grotte de saint Paul, mais encore dans toute l'île des yeux et des langues de serpents[2]. Les voya-

[1] « On prétend qu'il n'y a point d'animaux venimeux à Malte ». (*Géogr.* d'Edme Mentelle et Malte-brun, tom. VIII, page 522.) C'est ce fait, s'il est réel, qui aura donné lieu à l'opinion populaire rapportée par le missionnaire, et dont il présente une pieuse explication. (*Note des Éditeurs.*)

[2] Ces sortes de pétrifications, improprement nommées langues de serpents, ou *glossopètres*, quoiqu'elles n'en aient nullement la ressemblance, ne sont autre chose que des dents fossiles ayant appartenu pour la plupart à des poissons de la famille des squales ou chiens de mer. Les yeux de serpents, ou *bufonites*, sont aussi des dents fossiles de poissons, entre autres des spares et des centropomes; leur nom de *bufonites* vient de ce qu'on croyoit autrefois qu'elles sortoient des crânes des crapauds. C'est à tort qu'on a attribué à ces dents fossiles des pro-

geurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'ils sont un préservatif contre tous les accidents de venin. Ce qui est assez surprenant, c'est que quelque quantité de ces langues et de ces yeux qu'on enlève, on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint Apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de Malte, on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois et demie de largeur, et vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes; mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts et des vignes; mais, par compensation, les oliviers, les orangers et les limoniers y sont communs, et leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de janvier dernier des amandiers déjà fleuris.

priétés contre la morsure des animaux venimeux. Les autres traditions populaires dont parle ici le missionnaire ne peuvent pas non plus être admises par une saine critique. Si dans certaines localités, par exemple, on trouve toujours abondamment des fossiles, c'est que le sol en est presque entièrement composé. (*Note des Éditeurs.*)

Un pays dont le séjour est si agréable, mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de Malte.

Les Maltois parlent l'arabe un peu corrompu : les hommes sont presque tous vêtus à la française, quelques-uns y portent un petit collet et un grand manteau noir. Les prêtres et les religieux y sont en grand nombre. Les femmes et les filles ne sortent jamais seules, elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante : leur démarche et leur habillement sont si modestes, qu'on les prendroit pour des religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de Malte, j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement et sa gloire, c'est de posséder un très grand nombre d'illustres chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte religion. Ils sont prêts en tout temps à courir les mers, et à exposer leur vie pour sa défense.

On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits et les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet

d'un éloge digne d'eux, c'est que dans tous les temps, à Malte et ailleurs, on a vu des chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du christianisme.

Ces illustres chevaliers ont fait jusqu'à présent un honneur infini à la religion.

Malte est aujourd'hui gouvernée par un grand-maître qui méritoit de l'être; sa capacité, sa prudence et sa bonté dans son gouvernement lui ont gagné la vénération et l'amour de toutes les nations chrétiennes, qui donnent continuellement de nouveaux chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à Malte notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre capitaine nous ayant avertis du jour de son départ, nous prîmes congé de nos pères en leur rendant mille actions de grâces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver, mais l'air étoit aussi doux qu'en été.

Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts, la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air jouoient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyions s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce di-

vertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent, mais heureusement le vent étant en arrière, il nous faisoit avancer avec une si grande vîtesse, que s'il eût continué il nous auroit rendus en quatre jours à Smyrne.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route ; bien loin d'approcher de Smyrne, nous fûmes obligés de relâcher à l'île de Sapienza.

Cette île est à la pointe de la Morée du côté du midi. Elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de Modon, capitale de la province de Betuederé dans la Morée.

Cette mer étant souvent infestée de corsaires, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de Modon. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île. Nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs : car on n'y voit ni ville, ni villages, ni maisons ; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux et leurs troupeaux, et ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vî-

tesse étonnante, perçant des buissons très épais, et grimpant des rochers avec la légèreté de leurs chèvres. Leur figure étoit aussi barbare que leurs vêtements. Ces deux hommes étoient deux grands Albanais, armés d'un gros bâton crochu et ferré : ils s'approchèrent de nous, et d'un ton féroce, ils nous demandèrent en jargon italien qui nous étions et où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci, que nous étions François, que nous allions dans l'Archipel et que notre vaisseau étoit au mouillage.

Ces hommes sans nous rien dire nous quittèrent brusquement, et nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchoient de découvrir notre vaisseau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs. Le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, disoit-il, ces sortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les apercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux Arabes, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet, et le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. *C'est donc vous*, lui dirent-ils, *ou un de vous autres, qui avez tiré sur nos chèvres*; *il*

vous en coûtera la vie. Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouilloient ses poches : ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent, le déshabillèrent, et ne lui laissèrent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entre eux s'enfuirent avec leur butin, et le quatrième délia le patient et s'enfuit à son tour.

Notre voyageur qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve revint au vaisseau avec le seul habillement que les quatre Arabes lui avoient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnèrent des habits dont il avoit grand besoin.

Après cette dernière aventure nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 janvier à six heures du matin. Nous côtoyâmes la Morée, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes assez près de Coron ; nous doublâmes le cap de Matapan ; le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre Cerigo et le cap Saint-Ange ; et quelque temps après

nous découvrîmes Malvoisie, que l'on dit être la meilleure place de la Morée.

Cette ville s'appeloit autrefois *Épidaurus*. Elle est située sur un grand rocher au pied duquel commence le golfe de Napoli-de-Romanie. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer produit cet excellent vin de Malvoisie dont le nom fait l'éloge.

Nous sortîmes enfin de la Morée pour entrer dans l'Archipel, laissant à notre droite le royaume de Candie.

Jusqu'à présent nous avions eu un temps presque aussi chaud qu'en été ; mais un grand vent de bise s'étant élevé tout-à-coup nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes et nous en couvrir. Les côtes de la Morée qui étoient couvertes de neige nous envoyoient le froid que nous sentions ; mais au froid près, nous nous trouvions bien de ce vent qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de Paros, à une lieue de Naxie.

Par malheur pour nous il ne continua pas. Notre capitaine se crut obligé de relâcher à Argentaria, petite île de l'Archipel, située entre Milo et Siphanto. Son p[illegible] est assez bon; à peine y eûmes nous jeté l'ancre, que deux

Grecs de l'île nous abordèrent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du consul de France sur notre arrivée, et nous offrir des rafraîchissements.

Nous reçûmes cette politesse avec les remerciements qu'elle méritoit, et nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le consul dans sa maison. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent.

Le logis du consul est à trois quarts de lieue du port. Nous le trouvâmes en compagnie du consul des Anglois. L'un et l'autre sont natifs du pays, et des plus considérables familles de l'île. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers compliments le consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la ville. Les deux consuls nous accompagnèrent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour, car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, et elle n'a pour habitants que huit ou neuf cents personnes. Les rues y sont si étroites, qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette ville, qui est plutôt un bourg qu'une ville, quelques familles

françoises qui y font un petit commerce pour subsister. Ces François furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des prêtres grecs et des autres principaux Grecs de la ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avoient de nous voir. Ils nous demandèrent si nous venions leur faire une mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le P. Jacques-Xavier Portier et son compagnon nous firent il y a plusieurs années. Nos enfants étoient ignorants, et ils les rendirent savants ; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, et ils les réconcilièrent ; nous ne vivions pas en chrétiens, et ils nous disposèrent à leur faire nos confessions et à approcher de la sainte table dont nous étions éloignés depuis long-temps. Enfin ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là nous sommes sortis du bon chemin où ils nous avoient mis ; venez donc, ajoutèrent-ils, nous y faire rentrer,

venez nous rendre la joie que la présence du P. Jacques-Xavier Portier nous avoit causée, et que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service : mais que ne sachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre et nous mettre en état de nous faire entendre d'eux et de les entendre.

Ils furent contents de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avoit fait relâcher à Argentaria nous y retint vingt jours entiers sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux François et des catéchismes à leurs enfants. Les Grecs et les François assistoient à nos messes. Les officiers de notre vaisseau, nos matelots et nos voyageurs s'y trouvoient et donnoient partout bon exemple. Plusieurs d'entr'eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps pour sortir du port d'Argentaria. Nous allâmes mouiller le soir à Siphanto, anciennement Siphnos, île plus grande et plus riche que celle d'Argentaria. Nous en partîmes dès le lende-

main matin avec un vent favorable qui nous rendit le soir à Mycone.

Cette île, qu'on appelle aujourd'hui Miconi, est une des Cyclades dans la mer Egée. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avoit un assez grand nombre de catholiques romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur curé pour lui demander la permission de dire nos messes. Le curé, quoique Grec de nation, suivoit le rit latin; il étoit entretenu par la congrégation de la Propagande, pour le service des catholiques romains. Ses paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté et de charité.

Ils nous parlèrent de la mission que le P. Jacques-Xavier Portier leur avoit faite il y a quelques années. *Nous en aurions besoin d'une seconde*, nous dirent-ils; *s'il le savoit, il viendroit bientôt à notre secours: car il avoit un grand zèle pour notre salut.*

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle mission qu'ils désiroient. Nous leur dîmes la messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, et avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne savions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu,

nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dîmes seulement quelques mots par interprète.

Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île nous prîmes congé du curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence, avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 février aux îles de Spalmadori, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de Scio. Mes deux compagnons jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des catholiques qui y habitent. Mais nos désirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'Archipel, et pour entrer dans l'Anatolie en Asie.

Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel et des chaleurs qui ne seroient que trop grandes; mais l'expérience nous convainquit du contraire, car nous sentîmes alors un froid des plus piquants, qui nous obligea et

tous nos officiers à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de Smyrne que d'une bonne journée de chemin; nous espérions la faire, mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer. Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtiments turcs qui alloient de Constantinople à Scio. Une sultane de trente pièces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtiments, s'approcha de nous, et nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot.

Le capitaine de la sultane fit monter notre capitaine sur son vaisseau, et il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouvèrent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le commandant des cinq vaisseaux turcs se contenta de beaucoup interroger notre capitaine sur l'état de Malte et de Sicile, et nous le renvoya.

Notre capitaine à son retour salua les vaisseaux turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut et continuèrent leur route.

La bonace et ensuite un vent contraire retardèrent notre entrée dans le golfe de Smyrne. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de Bourun, qui est à la pointe du golfe de Smyrne.

Nous fûmes charmés de son point de vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur et cinq de largeur. Ses coteaux sont couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective grand nombre de vaisseaux qui étoient à la rade, et Smyrne terminoit notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de février vers le midi.

Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours, pendant un hiver des plus rudes; mais grâce à Dieu nous arrivâmes dans une santé parfaite.

Le P. Adrien Verzeau, supérieur de notre mission de Smyrne, et nos autres pères français nous attendoient depuis long-temps. Ayant été informés qu'un vaisseau paroissoit dans le golfe, ils ne doutèrent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, quelle fut alors leur joie et la nôtre. Nous nous embrassâmes de bon cœur. Ils nous

conduisirent dans notre maison, et nous apportèrent tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le P. Adrien Verzeau nous conduisit chez M. l'archevêque pour lui rendre nos respects, et chez M. de Fontenu, consul de la nation française en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté et de civilité.

Les jours suivants se passèrent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, et nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos pères missionnaires. Les services qu'ils rendent aux François, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime et la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi que la protection que M. de Fontenu donne à nos fonctions, et les grands égards de messieurs de la nation française dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentiments qu'ils ont pour les missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues pour nous mettre en état de partager avec nos mission-

naires leurs continuels travaux; car c'est dans ces commencements que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire, que l'on ne peut espérer de fruits de son ministère qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de Smyrne offre aux missionnaires un champ spacieux où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept églises de l'Asie; les états-généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'empire ottoman. Le commerce y est très florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux françois, anglois, hollandois, vénitiens et génois, Ils y viennent pour enlever des soies de Perse, du coton, des camelots tabisés d'Angora, des huiles, du tabac et de la scammonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cents janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans Smyrne soixante mille habitants ou environ, tant Turcs qu'Arméniens, Juifs, Grecs et Francs. Chaque nation demeure dans un quartier séparé; celui des Francs s'étend le long de la mer, et est sans contredit le plus beau.

Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois, mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux.

Les mosquées ne sont pas belles; les bazars sont plus beaux. Ces bazars sont de longues rues qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le désir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes, qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monuments qui contribuoient à sa gloire; mais les Turcs, peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphithéâtre dans lequel un grand nombre de martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte foi.

Mais le temps, qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de saint Polycarpe. A l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette église où saint Jean l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avoit accordée.

Nos chrétiens l'honorent ici comme leur père et leur protecteur auprès de Dieu, et vont par respect et par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé Germanicus qui dans le même temps et pour Jésus-Christ fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, et ceux de nos anciens missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissants

motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon révérend père, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que je vous répéterois ce qui en a été dit dans la lettre du P. Tarillon [1].

Pour ce qui est de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hasarde déjà à faire le catéchisme aux enfants, et j'espère avec le secours de Dieu être bientôt en état de soulager nos pères missionnaires, qui sont surchargés de travail pendant le jour et souvent pendant la nuit. Je suis chargé de leur part, mon révérend père, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déjà témoin, depuis que je suis ici, du besoin que nous avons d'un plus grand nombre de missionnaires dans cette florissante mission.

Le P. Adrien Verzeau, notre supérieur, donne tous ses soins à l'instruction des esclaves qui sont ici en grand nombre. Il profite de leur misère extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du salut, et les autres dans le sein

[1] C'est la première de la collection.

de l'Église catholique. Un de nos plus anciens missionnaires, septuagénaire, qui cultive cette mission depuis quarante ans, soutient le poids du jour avec un courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, et souffrit avec une patience héroïque l'espace de deux ans un très rude esclavage. Nous avons eu depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du P. François l'Estringant, natif d'Orléans, et dans celle du P. François Braconnier, de la province de Champagne.

Le premier étoit entré dans la compagnie avec un désir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu et du prochain dans les missions étrangères : il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il étoit né avec toutes les qualités propres à gagner des ames à Dieu. Il s'en est servi très avantageusement pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent missionnaire et d'un sage et bon supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire pour une ac-

tion de charité et pour la cause de Jésus-Christ de souffrir la prison et de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur jusque dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années et de mérites dans cette mission.

La perte du P. Braconnier fut générale pour toutes nos missions. On le destinoit en France aux premières places de sa province, lorsque la Providence l'appela ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talents que Dieu lui avoit donnés pour apprendre facilement les langues, le rendirent bientôt capable de faire le catéchisme aux enfants, et ensuite de confesser, de prêcher et faire des conférences. Il le faisoit avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvoient en lui un grand sens, beaucoup de droiture et de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, et de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques missions particulières, on

le fit supérieur de toutes nos missions en Grèce. Celle de Smyrne qu'il aimoit lui a de grandes obligations. Notre maison de Constantinople ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu, qui réduisit en cendres il y a quelques années un nombre considérable de maisons dans le faubourg de Galata.

Le P. Braconnier eut recours dans notre malheur à la bonté et à la libéralité de messieurs du commerce de Marseille, les bienfaiteurs de toutes nos missions du Levant. Il obtint des puissances ottomanes, dont il étoit connu et estimé, les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avoit détruit; et il a eu la gloire de mettre notre maison dans le bon état où elle est.

Vous savez, mon révérend père, qu'après avoir gouverné nos missions pendant plusieurs années, il entreprit l'établissement de celle que nous avons à Salonique dans la Macédoine.

Ce très digne missionnaire ayant été informé que les chrétiens qui habitent cette ville et les campagnes voisines étoient sans secours pour leur salut, et qu'il y avoit de grands biens à faire, se transporta à Salonique avec la seule

espérance que Dieu lui feroit trouver les moyens nécessaires pour commencer cette bonne œuvre, si elle étoit conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas; l'œuvre se fit, et se perfectionna par les soins du P. Braconnier, par la libéralité de quelques chrétiens du pays, et par les bons offices de messieurs de la nation, et du consul françois.

On vous a déjà exposé bien au long le commencement et le progrès de cette nouvelle mission [1], ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le P. François Tarillon avoit succédé au feu P. Braconnier, et qu'ayant pour compagnon le P. Xavier Piperi, natif de Scio, ils faisoient tous deux de grands fruits dans cette mission.

Une dame vertueuse et zélée pour la gloire de Dieu les a mis en état de faire un établissement qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste sacrement de nos autels.

Cette dame s'est sentie inspirée de fonder la perpétuité des prières publiques qui se font matin et soir, les jeudis de chaque semaine

[1] Voyez les détails sur la mission de Smyrne, page 24 et suivantes du premier volume.

dans notre chapelle. Le saint-sacrement y est exposé; nos catholiques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints mystères, et aux instructions que leur font nos missionnaires sur la divine eucharistie.

La dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler, et a travaillé elle-même à de très beaux ornements qu'elle a donnés à cette florissante mission, dont le feu P. Braconnier a eu l'avantage de jeter les premiers fondements.

Ce père ne pensoit qu'à cultiver sa chère mission, lorsqu'il reçut ordre du révérend père général de se rendre en Perse pour succéder au père supérieur-général de nos missions dans ce royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eût le P. Braconnier pour sa mission de Salonique, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut que ce voyage avanceroit ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux Dardanelles; il n'y fut pas plutôt arrivé que le consul qui étoit fort de ses amis le vint prendre pour le loger chez lui. Quel-

dans notre chapelle. Le saint-sacrement y est exposé; nos catholiques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints mystères, et aux instructions que leur font nos missionnaires sur la divine eucharistie.

La dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler, et a travaillé elle-même à de très beaux ornements qu'elle a donnés à cette florissante mission, dont le feu P. Braconnier a eu l'avantage de jeter les premiers fondements.

Ce père ne pensoit qu'à cultiver sa chère mission, lorsqu'il reçut ordre du révérend père général de se rendre en Perse pour succéder au père supérieur-général de nos missions dans ce royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eût le P. Braconnier pour sa mission de Salonique, il la quitta, préférant l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, et même malgré le pressentiment qu'il eut que ce voyage avanceroit ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux Dardanelles; il n'y fut pas plutôt arrivé que le consul qui étoit fort de ses amis le vint prendre pour le loger chez lui. Quel-

ques jours après, l'indisposition du père devint une maladie mortelle. Il fit prier un saint religieux qui étoit alors aux Dardanelles de le venir assister dans ses derniers moments. Il demanda et reçut les derniers sacrements avec des sentiments que sa voix mourante faisoit entendre aux assistants qui le regardoient comme un saint. Il rendit enfin son ame à Dieu en lui offrant le sacrifice de sa vie.

Je vous supplie, mon révérend père, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la sanctification de mon ame et à celle des peuples qui nous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente et fervente une aussi précieuse mort. C'est la grâce que vous demande celui qui est avec respect, etc.

MÉMOIRE

Sur la ville et les environs d'Alep.

La ville d'Alep, où j'ai eu l'honneur d'être missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas à beaucoup près si riche en anciens et beaux monumens que la ville de Damas; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce et par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez vu l'origine dans une des premières lettres de ces mémoires.

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs et ses tours ne paroissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix, dont quelques-unes sont très belles. Sous une de ces portes il y a une caverne continuellement éclairée de lampes allumées en l'honneur

[1] Voyez la lettre du P. Nacchi, page 106 du premier volume.

du prophète Elisée, qui prit, dit-on, pendant quelque temps, cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au-dehors ; mais ceux qui ont le moyen de les orner les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures et des marbres.

La plus belle de toutes les mosquées étoit autrefois une église qu'on croit avoir été bâtie par sainte Hélène. C'est ainsi que Dieu pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens a permis que des royaumes entiers aient perdu la foi, et soient tombés dans des schismes et des hérésies dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de catholiques. La lette du P. Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre religion qui y sont pratiqués ; et, grâces à Dieu, nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de Perse et des Indes rend la ville très peuplée. Mais on remarque que ce commerce, qui étoit autrefois très grand, est un peu diminué depuis que nos

négociants ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle qui se fait par l'Euphrate et le Tigre, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'Euphrate, et parce que le Tigre n'est navigable que depuis Bagdad jusqu'à Bassora.

Mais si la ville d'Alep perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes et nombreuses caravanes qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations et presque tous négociants. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on aperçoit de loin ces caravanes.

Chacune a un chef qui la conduit et qui la gouverne. Il règle les heures des marches, des repas et du repos. Il est même juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité et leur incommodité. C'est d'abord une grande com-

modité pour les voyageurs de trouver sans sortir de la caravane et sans embarras tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance et pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandiers qui portent toutes sortes de provisions et qui sont toujours prêts à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des négociants qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les Arabes, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire jour et nuit la garde par ses gens; mais nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche et des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, et à la faveur de la nuit ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuient à travers les bois dont eux seuls savent les routes.

Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes et la moins évitable, c'est que, dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, de valets et

d'animaux qui sont pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant de sommeil. Le jour a sa fatigue, les nuits ont le bruit et les clameurs qui troublent le repos dont on a très grand besoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles que de voyager seul.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de Damas ou d'Alep pour aller au tombeau de Mahomet. Faisant mission dans l'une et l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette caravane. Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la Mecque dans le mois de juillet. Vers ce temps on voit arriver chaque jour des pélerins de Perse, du Mogol, de la Tartarie, et des autres empires qui suivent la secte de Mahomet.

Quelques jours avant le départ de la caravane les pélerins font une procession générale, qu'on appelle la procession de Mahomet, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur prophète un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les

plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, et suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main et des chameaux avec tous leurs ornements.

La procession commence au lever du soleil, les rues sont déjà pleine alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins qui se disent issus de la race de Mahomet ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet vert en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parents du prophète. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instruments. Après eux marchent en différents rangs des chameaux parés de leurs aigrettes et de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leurs têtes. Le bruit des timbales, des trompettes et d'un grand nombre de sonnettes inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent ensuite à cheval six à six les autres pélerins de la caravane, suivis de litières remplies des enfants que les pères et mères doivent présenter au prophète. Ces litières sont environnées de troupes de chanteurs qui font

en chantant mille postures extraordinaires pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cents cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pièces de canon montées sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps des cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donnent un air belliqueux.

Quatre cents soldats à pied, vêtus de vert et portant sur leur tête une espèce de mitre jaune, précèdent la marche du mufti.

Le mufti accompagné des docteurs de la loi et d'une nombreuse troupe de chantres marche devant l'étendard de Mahomet qui le suit. Cet étendard est fait de satin vert brodé d'or. Il a pour sa garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'armes, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes et d'hommes qui frappent continuellement et en cadence sur des plaques d'argent.

Paroît ensuite le pavillon qui doit être pré-

senté au tombeau de Mahomet. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes et de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or et de pierreries de toutes couleurs.

Des danseurs à gages dansent et contrefont des hommes illuminés et extraordinaires.

Enfin le bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes et d'autres instruments turcs, ferme la marche de la procession.

La procession finie, chaque pélerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de la Mecque est le terme du pélerinage. Cette ville est située dans l'Arabie Heureuse, à près de quatre milles de la mer Rouge. L'opinion des Turcs est que leur prophète naquit dans cette ville, et c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de la *Magnifique*.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur mosquée est au mi-

lieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même où Abraham construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette mosquée la Maison carrée[1], persuadés par la seule tradition que la maison d'Abraham avoit cette figure.

La mosquée est belle et grande, enrichie de diverses peintures et dorures, et de tous les présents que les sectatenrs de Mahomet y envoient par honneur.

Les minarets, qui sont très élevés, annoncent de fort loin la ville de la Mecque et sa mosquée. Près de la Kiaba, ou la Maison carrée, il y a une espèce de chapelle qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à Agar et à Ismaël, lorsque chassés par Abraham de sa maison ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non seulement

[1] Le Kiaba ou la Maison carrée, si révérée des Turcs, est au centre de la mosquée.

toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau et s'en laver.

Des marchands de toutes sortes de pierreries et de toutes couleurs étalent près de ce puits leurs brillantes marchandises et quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du puits, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la Mecque quoique très mauvais ne laisse pas que de produire d'excellents fruits et en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promesse que Dieu fit autrefois à Agar et à son fils de leur donner dans cette campagne, où l'Ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La ville de Médine n'est pas moins recommandable à tous les musulmans que celle de

la Mecque. Les historiens arabes nous en rapportent la raison. Ils disent que les habitants de la Mecque jaloux de ce que Mahomet s'érigeoit parmi eux en législateur, et se faisoit suivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un oracle, firent un complot de le chasser de leur ville; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux d'entre eux, et de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée Tour qui n'est éloignée que d'une lieue de la ville de la Mecque. Les mêmes historiens ajoutent que, ne se croyant pas encore en sûreté dans cet asile, il le quitta pour s'aller réfugier à Médine avec ses deux compagnons de fortune qui avoient autant de peur que leur maître.

Mahomet avoit alors, disent les historiens, quarante-cinq ans. Il en avoit employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la Mecque et sa retraite à Médine ont donné commencement à la première *hégire* des musulmans.

Le nouveau législateur se voyant tranquille en cette ville commença tout de nouveau à dogmatiser. La réputation qu'il se fit d'un

homme inspiré de Dieu et favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirèrent en peu de temps une foule de sectateurs, non seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de disciples, il en fit autant de sujets qui lui obéissoient comme à leur souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la Mecque qui avoient voulu le chasser du lieu de sa naissance le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une manière qui leur seroit très sensible en déclarant que Médine seroit dorénavant sa ville et le siége de son empire pour lui et pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre y seroit construit, et de fait on voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande mosquée nommée *Kiabi*.

Comme les chrétiens n'entrent point dans cette mosquée, nous ne savons que sur le rapport d'autrui que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans un coin de la grande mosquée, qu'il est posé sur des colonnes de marbre, qu'il est couvert d'un pavillon

de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, et que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré.

C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présents du grand-seigneur n'est pas plutôt arrivée, que les dervis, dont l'emploi est de prendre soin de la mosquée, se présentent pour la recevoir. Les pélerins font retentir la mosquée de leurs cris d'allégresse, et du chant de leurs cantiques en l'honneur du prophète. Ce ne sont ensuite que fêtes et réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ, les pélerins se rassemblent et partent chantant à haute voix des versets de l'alcoran. Les parents et amis des pélerins, instruits du passage de la caravane, vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissements. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route; mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur partout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges que la religion turque accorde à ceux qui vont visiter le tom-

beau de Mahomet. Celui de ses priviléges qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamné par la justice ottomane. Le pélerinage de la Mecque les met à couvert de toute poursuite, et les rend, de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen que Mahomet a trouvé le secret d'accréditer son tombeau et les priviléges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de la Mecque que ces priviléges sont accordés; le chameau qui a eu l'honneur de porter les présents du grand-seigneur jouit du sien; et son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à Mahomet. Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics et du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure; il y vit en repos, et est d'ailleurs bien soigné et bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la Mecque, je dirai que nous vîmes il y a quelques années le roi des Usbecks passer par Alep pour aller au tombeau du prophète dans l'intention d'y mener une vie privée.

Ce prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, et son fils à leur tête qui entreprenoit de détrôner son père et de se rendre maître du royaume.

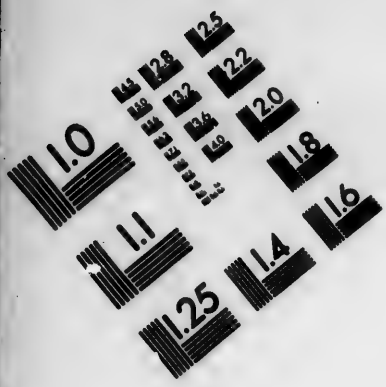
Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux à son père pour lui faire perdre toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce prince infortuné marcher à cheval les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes armés de carquois et de flèches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux père et puni son fils dénaturé. Ce fils mourut misérablement, et ses sujets recoururent à leur légitime roi. Ils le rétablirent sur son trône, et lui obéirent avec plus de soumission que jamais.

Les Usbecks sont des Tartares voisins des Persans. Ils sont gouvernés par quatre rois différents et indépendants les uns des autres. Le plus puissant est un roi de Balck; le second, de Kowaresmie ou autrement d'Urghenz; le troisième, de Chakar, et le quatrième, de Kytar.

L'habillement des Usbecks est le même que celui des Mongols. Ils ne se servent que de flè-



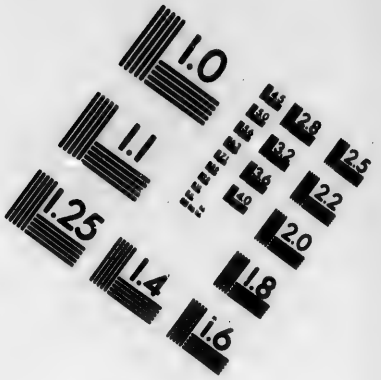
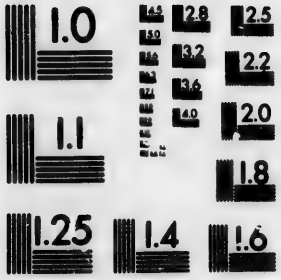
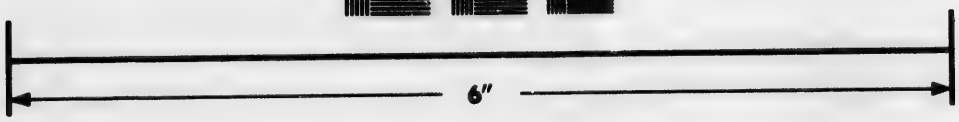
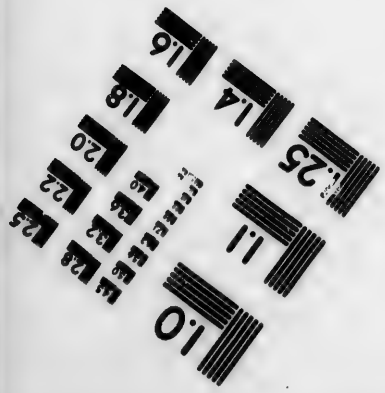
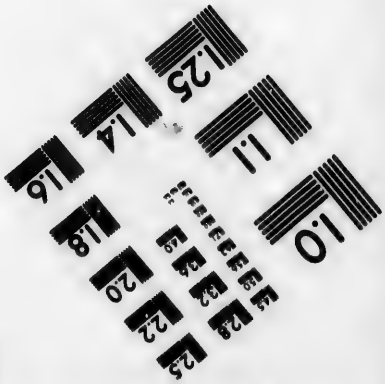


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ches et de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux et humain. Ils aiment et traitent très bien les étrangers, de quelque religion qu'ils soient. Leur pays est bon et abondant dans tout ce qui peut servir à la nourriture et à la commodité de ses habitants. Ils commercent avec les Persans et les autres Tartares leurs voisins, et même avec les Chinois, quoiqu'ils en soient très éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles et des étoffes très belles : on dit même qu'ils ont des rivières qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui est de leur religion, il est assez croyable que leurs ancêtres faisoient profession de la foi catholique. Leur naturel est doux. Ils ont des qualités qui les disposent à la pratique des vertus chrétiennes, mais par le commerce qu'ils ont continuellement avec les mahométans ils sont devenus susceptibles des mœurs de ceux-ci, et ont reçu leur loi. Preuve sensible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des hérétiques et des libertins.

Nous avons sujet de faire ici souvent une réflexion très avantageuse à la religion catholique, savoir, que la mahométane qui est la

dominante dans tout ce grand empire s'y trouve divisée, et pour ainsi dire déchirée par différentes sectes qui se haïssent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raison que dans la nature même de l'esprit humain; car lorsqu'il ne veut avoir que sa raison pour se fixer et se déterminer, surtout en matière de religion, il entreprend de s'en faire une à sa mode, c'est-à-dire, qui soit conforme aux fausses lumières de son esprit, et plus souvent à la corruption de son cœur, et par ce moyen il s'en tient à la religion qui lui est la plus commode.

C'est la réflexion que nous faisons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur faisant sentir en même temps leur avantage d'avoir dans les décisions de l'Église une règle infaillible, qui nous prescrit, dans tous les temps, et dans toutes les disputes qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire et pratiquer pour nous conduire dans la voie du salut. Effet admirable de la sagesse divine, qui a donné également aux petits aussi bien qu'aux grands, aux ignorants aussi bien qu'aux savants, le moyen sûr et infaillible de connoître la vérité qu'ils doivent suivre et embrasser.

Après cette digression que les caravanes qui partent d'Alep m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon révérend père, à la suite d'un récit que vous nous demandez de ce qui nous paroît en ce pays digne de quelque curiosité.

Lorsque nous allons d'Alep à Tripoli, nous trouvons à deux journées d'Alep la célèbre ville d'Antioche, que l'empereur Justinien fit nommer autrefois *Théopolis*, c'est-à-dire *ville de Dieu*. Elle méritoit ce glorieux nom lorsque le prince des apôtres, saint Pierre, y tenoit son siége, et y formoit les premiers fidèles pour être de vrais disciples de Jésus-Christ. Ils profitèrent si heureusement des leçons de leur maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de chrétiens.

Ce fut en cette ville que les apôtres tinrent un concile dont saint Pamphile, martyr, assure avoir vu les canons dans la bibliothèque d'Origène.

Les éloquentes prédications de saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint docteur de l'Église, et de recevoir ses sublimes et salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infidèles. Il ne lui reste de ces grands et superbes édifices que les ruines de ses murs; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'église de saint Pierre en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la chaire du Vicaire de Jésus-Christ.

L'heureuse situation de cette ville méritoit sa conservation. Elle est placée au milieu d'une vaste plaine arrosée de ruisseaux qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve Oronte, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes; le vallon qui les sépare forme un point de vue des plus agréables.

Entre Antioche dont nous venons de parler, et la ville de Tripoli, et à l'orient de Tortosa, appelée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine dont l'étendue est de six milles de largeur et de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendant être

descendu du fameux Arsace qui fonda l'empire des Parthes après la mort d'Alexandre.

Ce peuple qui étoit sorti dans le VII^e^ siècle des confins de la Perse, vers Babylone, vint former un petit état dans un coin de la Phénicie. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins : leurs brigandages et leurs assassinats leur firent donner le nom d'Assassins [1], nom odieux qui exprimoit leur cruauté.

Les Assassins élisoient eux-mêmes leur chef. Il se nommoit le *Vieux de la montagne :* nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, soit parce que le choix qu'on en faisoit tomboit toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitoit un château nommé Almut ou Alamut, situé sur une haute montagne où il étoit presque impossible de l'attaquer.

Nos vieux historiens ont mal entendu l'arabe. *Scheik* signifie *vieux, senior;* mais il signifie aussi *seigneur.* Il n'est pas vrai que les

[1] Ils tirent leur nom de leur fondateur *Hassan Sabah;* mais ils méritèrent aussi ce nom parce qu'ils se firent un métier des assassinats de guet-à-pens.

Assassins choisissent pour prince le plus ancien de la nation, il falloit donc traduire le *Seigneur de la montagne.*

Son empire sur ces sujets étoit si absolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement qu'on leur en faisoit, et au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de Bavière en 1231, et d'avoir osé attenter à la vie de saint Louis.

Le sire de Joinville n'en dit rien; il prétend au contraire que leur chef, en 1252, envoya des présents à ce saint monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle étoit la mahométane. Mais ils y étoient si peu attachés, qu'ils offrirent aux Templiers d'embrasser la religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les Templiers refusèrent cette condition, et ce refus, dit Guillaume de Tyr, causa la perte du royaume de Jérusalem.

Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cents ans. Ce ne fut qu'en 1257, que les Tartares, sous leur roi Allan ou Haloën,

pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur chef et de les détruire; ce qu'ils firent.

Aujourd'huì nous ne connoissons ici aucun peuple qui porte le nom d'Assassins; mais il pourroit bien se faire que les Kesbins, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, et les Nassariens, autre nation qui est établie dans la plaine vers la mer, fussent les successeurs des Assassins. Ces deux nations habitent le même pays, et de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les Assassins faisoient profession et celles que professent aujourd'hui les Kesbins et les Nassariens.

Ces deux nations des Kesbins et des Nassariens doivent être regardées comme faisant une même nation.

Ils ont des noms différents par rapport aux différents pays qu'ils habitent. Ceuxd'entre eux qui habitent les montagnes s'appellent Kesbins, parce que leur pays se nomme Kesbié. Les autres qui occupent la plaine se nomment Nassariens, c'est-à-dire *mauvais chrétiens*, qualité qui convient aux uns et aux autres; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du mahométisme et du christianisme, ce qui leur donne une idée extravagante de

nos saints mystères. Les docteurs de leur secte s'appellent *cheikhs*. Ces docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, il leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non seulement dans Jésus-Christ, mais encore dans Abraham, dans Moïse et dans d'autres personnages célèbres de l'ancien Testament. Ils font même l'honneur à Mahomet de lui accorder pareille prérogative; absurdité dans laquelle les Turcs même ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jésus-Christ de soutenir qu'il n'est pas mort en croix, comme les chrétiens le professent; mais ils ajoutent qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place; ainsi disent-ils que Mahomet ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé.

Ils admettent de plus la métempsycose, et disent que la même âme passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois; mais avec cette différence que l'ame d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien, et que l'ame d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du christianisme la communion;

mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin et un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, et en excluent les femmes et les enfants. C'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entre eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes: celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Épiphanie, et celles du jour des Rameaux, de Pâques, et de quelques-uns de nos apôtres et de nos saints.

Lorsqu'ils font leurs prières ils se tournent du côté du soleil, ce qui a fait dire qu'ils adorent cet astre; mais ils n'en conviennent pas. J'omets plusieurs autres de leurs coutumes, parce qu'elles sont autant d'extravagances. Ils y sont cependant fortement attachés, persuadés comme ils le sont que leur religion n'est pas moins bonne que celle des Maronites, parce qu'ils en observent quelques pratiques.

Plusieurs de nos missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns; mais comme ils n'écoutent opiniâtrément que leurs mauvais docteurs, et ne veulent suivre que les sentiments dans lesquels ils ont été élevés, nos missionnaires désespérant de leur

conversion ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers.

C'est dans tous les temps que l'expérience a fait connoître que dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi catholique que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut, on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit humain a de différentes manières de penser.

C'est ce que l'apôtre saint Paul vouloit faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disoit que ces hommes qui se croyoient sages et fort au-dessus du vulgaire se sont perdus dans leurs vains raisonnements, et que leur esprit insensé a été frappé par une juste punition de Dieu d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts qui ne veulent point d'autre juge en matière de foi que leur raison; mais malheur encore pour les ignorants, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'Église notre commune mère, ils se laissent séduire et entraîner par de faux prophètes qu'elle réprouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, et à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les Ismaélites qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus* sont de ce nombre. Leur vie est si brutale et si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres et d'extravagances où il ne se laisse aller dès-lors qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connoître l'origine non plus que la religion. On la nomme *Druses*. Cette nation habite une partie du mont Liban, les montagnes au-dessus de Seyde et de Balbeck, et le pays de Gibail (ou *Giblos*) et de Tripoli.

Ces Druses s'étendent jusque dans l'Egypte.

Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent Godfroi de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte en 1099, et qu'après la perte de Jérusalem ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs : car ceux-ci les poursuivirent partout pour achever de massacrer et de détruire les restes du christianisme dont le seul nom leur étoit devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre

origine, et prétendent qu'un comte de Dreux, du temps des croisades, ayant été défait par Saladin, les soldats de ce comte s'enfuirent dans les montagnes et s'y retranchèrent; et que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habitations, et prirent le nom de Druses en mémoire du comte de Dreux qui avoit été leur chef.

Mais comme il est certain qu'avant les croisades cette nation portoit déjà en ce pays le nom de Druses, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de Druses vient par corruption du mot arabe *deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, lesquelles forment le crâne entier de l'homme; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crâne de l'homme, avec l'union qui doit régner constamment dans la nation. Car par cette comparaison les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre que comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union

des deux partis du crâne de sa tête, ainsi la perpétuité de la nation drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous ses membres pour se maintenir et se défendre contre ses ennemis, et de son uniformité dans l'observation constante de ses coutumes, pratiques et cérémonies.

Cette comparaison répétée si souvent dans leurs livres étant ici supposée, on peut conclure que de ce mot *deuz*, que nous avons dit signifier la ligne qui est entre les deux parties du crâne, cette nation a d'abord été appelée *Durzi* en arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'est-à-dire en françois, *qui conserve son union et son uniformité;* et de ces mots arabes est venu par corruption celui de *Druses* qui est demeuré à cette nation.

Les Druses aujourd'hui reconnoissent pour leur législateur un soudan d'Égypte de la dynastie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'est-à-dire notre seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner l'an 996 de Jésus-Christ, qui est l'an 386 de l'hégire. Ses disciples l'honoroient comme leur roi et ne paroissoient en sa présence que dans une posture prosternée.

La religion des Druses est un composé mon-

stueux de maximes et de pratiques qu'ils ont retenues du christianisme dont ils faisoient anciennement profession, et de coutumes et cérémonies mahométanes qu'ils ont adoptées, soit à cause du commerce continuel qu'ils ont avec les Turs, soit plutôt par politique pour se concilier leur bienveillance et leur protection.

Ils gardent très religieusement le livre [1] que leur a laissé leur législateur. Ce livre contient trois sections, qui sont en forme de lettres; les Druses prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur religion.

Outre ce premier législateur, ils en reconnoissent un second qui étoit son disciple. Ils le nomment *Hamzé*, homme saint selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puisse être. Je ne sais si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Il les retirent les vendredis, jours de leurs assemblées, pour en faire une lecture publique.

Les femmes passent chez eux pour être les mieux instruites de leur religion, ce qui donne

[1] Ce livre est à la bibliothèque du Roi.

à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes et de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux législateurs; elles leur en recommandent sur toutes choses le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu savoir jusqu'à présent c'est que ces livres contiennent des fables et des histoires extravagantes dont les Druses se remplissent l'esprit.

Nous savons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de Druses : les uns qu'ils appellent en arabe *Ukkal*, c'est-à-dire les *spirituels*; d'autres qu'on nomme *Dgiuhhal*, qui veut dire les *ignorants*. Les spirituels se distinguent des autres par leur habit qui est toujours d'une couleur obscure; d'ailleurs ils ne portent point de hangiar à leur ceinture, c'est-à-dire qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes, mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroissent rarement en public. Il se retirent dans des grottes comme dans des espèces de cellules pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu, ils ont horreur du bien d'autrui, jusque-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présents qu'on leur veut faire n'aient pas été

légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des paysans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'alcoran, se soumettant à la circoncision, au jeûne du ramadan, à l'abstinence du cochon, et à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des Druses qu'on nomme *Dgiuhhal*, c'est-à-dire *ignorants*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des spirituels.

Ils ignorent le secret de leurs mystères; on peut même dire qu'ils vivent sans religion, et par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs en faisant quelques prières en l'honneur de leur législateur Biemrillah, et en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en arabe, *ma fi Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu sinon lui.* Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui

aient l'honneur, pour parler le langage des Druses, de posséder la statue de leur grand législateur.

Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, et ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies lorsqu'ils lui adressent leurs vœux pour en obtenir ce qu'ils souhaitent; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette idole!

Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée se nomment *Bagelin* et *Fredis*; ils sont situés dans les montagnes; les chefs des Druses y font leur résidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des Druses. Nous faisons souvent mission aux catholiques qui sont dans leur pays; mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation est très éloignée du royaume de Dieu. Il est vrai qu'ils aiment les chrétiens et n'aiment pas les Turcs; il est vrai encore qu'ils aiment mieux se dire chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban et la veste verte. Ils nous reçoivent même volontiers et avec joie chez eux.

Nonobstant ces favorables dispositions, l'at-

tachement inviolable qu'ils ont pour leur religion, qui n'est qu'un assemblage affreux de pratiques et de cérémonies chrétiennes et mahométanes, et de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire, nous donnent un juste sujet de craindre que cette nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lu mière de l'Évangile que le Soleil de justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le salut des ames de lui demander avec nous la conversion de cette nation et de plusieurs autres qui toutes ont part au sang de Jésus-Christ, mais que le schisme et l'hérésie bannissent de l'Eglise et mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon révérend père, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premières villes de la Syrie, Damas et Alep, et de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, et mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, et autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de

recherche, et nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous aussi, s'il vous plaît, le secours des prières de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroissement du royaume de Jésus-Christ. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perse et la Syrie vous en demandent. Nous avons une ferme confiance dans le Seigneur des miséricordes et le maître des richesses qu'il pourvoira en France à notre subsistance.

LETTRE

Du P. Néret, missionnaire de la compagnie de Jésus en Syrie, au P. Fleurian, de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous savez mieux que personne que les missions de notre compagnie dans la Syrie ont toujours eu pour moi de très grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidèle.

Les fruits de leur apostolat et la consolatiou qu'ils ont de marcher sur les vestiges de Jésus-Christ m'avoient toujours fait désirer avec ardeur de suivre leurs pas, surtout dans la Terre-Sainte où notre Sauveur et ses apôtres ont été les premiers missionnaires.

Dieu m'a fait la grâce de conserver cette chère et précieuse vocation pendant mes années de régence et mes études en théologie. Je

la sentis beaucoup plus vive dans ma troisième année de probation : je m'adressai dès-lors à notre révérend père général, et je lui demandai la permission d'aller consacrer ma vie au salut des nations qui habitent la Palestine et les autres contrées de la Syrie, tant de fois arrosées des sueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon révérend père, les bons offices que vous me rendîtes dans cette occasion pour obtenir la grâce que je souhaitois instamment, et il n'y a point de jour qu'à l'autel je ne me souvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grâce que j'avois fort à cœur en venant dans ce pays-ci et qui m'a été accordée à votre prière m'augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avoit fait naître dans mon cœur le même désir qu'eut saint Ignace après sa conversion d'aller visiter les saints lieux. Je quittai la France avec joie, et je traversai la Méditerranée dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le temple de Jérusalem et au pied du saint sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon révérend père, ont été exaucés. J'ai visité la sainte cité où le grand mystère de notre rédemption s'est accompli,

et où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de témoins bien touchants de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monuments, que j'ai considérés les uns après les autres et dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété et de religion qu'ils inspirent!

C'est pour acquitter ma parole que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon révérend père, comme une marque de ma reconnoissance; mais avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée que par la dignité et la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie, que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte; cette ville s'appeloit autrefois Sidon; vous savez que nous y avons une mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu voulut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à

Jérusalem pour assister pendant la semaine sainte à la célébration de nos augustes mystères.

Enfin le 7 d'avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la passion, nous mîmes à la voile par un temps très favorable et avec une compagnie de pélerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route pour arriver à mon terme.

Étant sortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de Sarepta, celle de Tyr et du Cap-Blanc. Sarepta, qui étoit autrefois une grande ville et un port de mer, n'est plus qu'un champ labouré et traversé par le grand chemin qui mène à Tyr. Les restes d'un pavé mal en ordre et les ruines de quelques maisons que le temps n'a pas encore achevé de détruire annoncent une ville qui a été considérable et qui n'est plus.

On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer et de cuivre, ce qui lui a donné le nom de Sarepta qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots dont l'un signifie fer, et l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucun de ces métaux.

Cette ville est appelée dans le troisième livre

des Rois *Sarepta des Sidoniens* [1], parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de Seyde.

A quelques pas de l'ancienne Sarepta on rencontre sur le bord de la mer une petite mosquée. Les Turcs et les chrétiens du pays prétendent que cette mosquée fut le lieu où le saint prophète Élie opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisième livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile et d'une petite poignée de farine. Dieu l'accorda aux prières du saint prophète pour récompenser la foi et la charité de cette bonne veuve qui dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance et celle de son fils que ce peu d'huile et de farine, offrit l'un et l'autre au prophète dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le prophète venant loger chez elle trouva l'enfant mort et la mère désolée. Élie touché de compassion le prit des mains de sa mère, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant et le rendit vivant à sa mère.

Saint Jérôme, faisant l'épitaphe de sainte

[1] *Sarepta* (ou *Sarephta*) *Sidoniorum*. III Reg. c. 17.

Paule, dit que cette vertueuse dame allant visiter les saints lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui étoit près du port de Sarepta, et qui avoit servi d'hospice à ce saint prophète.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le prophète Jonas. En ce cas il devoit être bien vieux lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois quarts de lieue de Sarepta il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfoncements en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur, et dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en carré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens solitaires qui s'y retiroient, et qui s'étoient fait ces sépulcres pour penser jour et nuit à la mort. Je serois plutôt de l'avis de ceux qui croient que ces enfoncements étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de Sarepta. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules ou sépulcres les grottes d'*Adnoun*.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve Eleuthère on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve,

dit-on, tire sa source du mont Liban, traverse l'Iturée et la Galilée pour se jeter dans la mer de Phénicie entre Sarepta et la ville de Tyr. Il sépare les terres de Seyde d'avec celles de Tyr. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de Kasemièh qui signifie *partage*.

Les différents détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes le rendent très rapide; la pêche des tortues qui y est très abondante dans certains temps de l'année lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui rend ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre Jonathas, frère de Judas Machabée, accompagna par honneur le roi Ptolémée jusqu'au bord du fleuve Éleuthère[1]. Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve que ce grand capitaine poursuivit les généraux de Démétrius, qui trouvèrent dans leur fuite précipitée le moyen de gagner ce fleuve et de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, et à neuf ou dix de Seyde, et sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de Tyr, ville qui étoit autrefois, dit Ezéchiel, si superbe,

[1] Chap. 11 et 12.

que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or et l'argent y étoient aussi communs que la poussière de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillants soldats de la Perse, de la Libye et de la Lydie, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible.

J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la ville de Tyr aussi magnifique que le prophète nous l'a représentée; mais j'espérois du moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur que le temps auroit respectés.

Je fus trompé dans mon espérance; je vis au contraire la destruction totale, et pour parler plus juste, je vis l'anéantissement de cette ville tel que le prophète Ezéchiel [1] l'avoit prophétisé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres dispersées çà et là, couvertes d'herbes et de sable, et sept ou huit misérables cabanes qui servent de retraite à de pauvres Arabes, dénués des choses les plus nécessaires à la vie.

[1] Ézéch. chap. 28.

J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'Origène qui, subsistoit encore, dit-on, dans le onzième siècle. C'est ainsi que Dieu voulut punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, et apprendre en même temps à tous les hommes combien une prospérité brillante et constante est dangereuse.

Quelques autres font l'honneur à cette ville de dire que ses citoyens trouvèrent l'art d'écrire, de teindre en pourpre, et de naviguer. Les Hébreux ne conviendront pas du premier; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre et de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui aient exercé et perfectionné ces deux arts, et surtout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville. Sa situation y étoit très propre, car elle étoit, dit Ézéchiel, dans le cœur de la mer; c'est-à-dire, qu'elle en étoit environnée, et éloignée du continent d'environ deux cents pas.

Alexandre, comme l'on sait, fit de cette île une péninsule, l'ayant fait joindre à la terre ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise.

A une lieue de Tyr on voit un des plus beaux et des plus anciens monuments qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un vaste puits qui tire toutes ses eaux, et en grande quantité, du mont Liban. On le nomme le *puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle dans son Cantique, où il dit que ce puits contient des eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban.

Je n'eus pas le loisir de l'aller voir; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de la même manière, et disent qu'il est placé dans le milieu d'une espèce de grande tour carrée en forme de terrasse, bâtie de grosses pierres dures proprement taillées, et si bien cimentées et mastiquées entr'elles, qu'on diroit que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aisément sur cette terrasse par un escalier de vingt-cinq marches, ou environ; que le puits qui est dans le milieu de cette terrasse est d'une figure octogone, et a de circonférence environ quatre-vingts pas; que l'eau monte jusqu'au haut du puits, d'où elle sort si abondamment de part et d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, et que de l'autre elle va se répan-

dre dans une plaine qu'elle fertilise, et entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à Tyr.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée et humiliée, dont le nom même ne subsiste plus : car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de Tyr.

De cette péninsule où cette ville étoit située nous continuâmes notre route pour aller au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous doublâmes le Cap-Blanc, qui tire son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre ;* c'est un ouvrage digne de ce conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre, et creusé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne.

Ce chemin a plus d'une lieue de longueur et six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée qui alloit assiéger Tyr.

Après avoir côtoyé le chemin d'Alexandre et le Cap-Blanc, nous parvînmes à la hauteur de Saint-Jean-d'Acre.

Cette ville méconnoissante de toutes les grâces dont Dieu l'avoit comblée se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages et ses impudicités qui la jetèrent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre dè Dieu à la merci des Sarrasins qui y mirent tout à feu et à sang.

De l'église cathédrale de Saint-Jean-d'Acre il n'en est demeuré qu'un pan de muraille; et de celle de Saint-Jean-Baptiste, que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voûte où l'on voit en relief le chef de ce saint précurseur. On voit encore quelques restes de plusieurs monastères, dont le plus respectable est celui de ces généreuses filles qui par une inspiration divine, à l'exemple de leur sainte abbesse, se défigurèrent le visage pour conserver la pureté et l'innocence de leurs ames.

Les morceaux dè marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, les palais des chevaliers de Jérusalem et des Templiers, ceux des princes chrétiens, le magnifique arsenal des galères, et les autres édifices tombés en ruine, sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le

nom de Ptolémaïde[1] et d'Aco, parce que les deux frères Ptolémée et Acon en étoient les fondateurs. Elle étoit si grande, qu'en l'année 1191 on y vit vingt princes souverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois assiégée, prise et reprise, tantôt par nos princes croisés, et tantôt par les infidèles, ce qui fut la source de ses malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs marchands s'y sont venus établir, et demandent des missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, et la ferveur du christianisme.

De Saint-Jean-d'Acre dont nous venons de parler, et en suivant la côte, nous passâmes devant le Château-Pélerin et la ville de Tartoura. Le premier s'appelle ainsi parce que les pélerins y venoient autrefois aborder et y trouvoient leur sûreté. Tartoura étoit en ce

[1] Ou *Ptolémaïs*. (*N. des Édit.*)

temps-là une ville très puissante; elle s'appeloit Dor, Dora ou Adora. Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de sainte Paule, dit que cette sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, et qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du blé, des lentilles et des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux et de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chèvre, soutenues sur des bâtons.

Le Château-Pélerin et cette ville ont été également maltraités par le temps qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de Tartoura, en est une autre preuve bien sensible; car ses belles et grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de la ville, et qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contrescarpe: tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville et celui où elle étoit autrefois. Elle devoit son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite, qu'à la reconnoissance de ce prince

pour César Auguste, qui lui avoit conservé le sceptre de la Judée.

Il crut payer ce bienfait en faisant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur. Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la tour de Straton, qui commandoit l'armée de Darius lorsqu'Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître. Mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières de la foi dans la personne du noble et vertueux centurion Corneille.

Les Actes des Apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidèle d'entre les Gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyoit encore une église qui avoit été la maison du même Corneille. Ce centurion fut le successeur de Zachée, qui en avoit été le premier évêque : tous deux furent consacrés par l'apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre vierges qui vivoient ensemble à Césarée occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, et faisant profession d'une très exacte virginité. Ce saint Père ajoute que sainte Paule, dans son

pélerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres qui étoient en grande vénération. On peut dire que ces quatre vierges ont l'honneur d'avoir été les premières religieuses du monde chrétien.

Les infidèles se sont rendus maîtres de cette ville, d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue Césarée de Palestine, que nous découvrîmes la ville de Jaffa, anciennement nommée Joppé. Les Hébreux l'appeloient Jaffa, qui signifie *beauté*. En effet sa situation est charmante. Ce qui en reste est sur une colline grande et élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, et de l'autre des campagnes vastes et fertiles.

Saladin fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occasion que ce saint roi fit une héroïque action de charité et de mortification; car ayant appris que les ouvriers qui travailloient par son ordre au rétablissement de la ville avoient été massacrés par les infidèles et demeuroient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean-d'Acre à Jaffa. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus : il fit plus; car malgré leur corruption il voulut,

pour donner l'exemple, en charger un sur ses épaules, et le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de Jaffa que tous les pélerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, tout agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pélerins que la vue de la Terre-Sainte : le port de Jaffa la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués nous nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens Francs, Grecs et Arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leurs nations. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté et de charité de la part des pères de Terre-Sainte qui y ont un hospice : ces pères sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même où étoit celle de Simon le Corroyeur.

Le port de Jaffa est célèbre pour avoir reçu les cèdres qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon pour la construction du temple ; mais il est encore plus recommandable par le mystère qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jeté en mer, et qu'il fut en-

glouti par un poisson. Ce port qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port et le long de la mer il y a une assez belle rue où l'on débite du riz, du café et du savon de Jérusalem et de Rama.

Avant que de partir de Jaffa pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment ; ce fut pour demander quinze piastres à chaque pélerin : c'est ainsi que les infidèles mettent à profit la dévotion des chrétiens.

De Jaffa nous allâmes à Rama ; nous traversâmes une partie des belles et vastes campagnes de Saron dont l'Écriture sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes qui y naissent d'elles-mêmes ; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pèsent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine.

Saron ou Sarona, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une assez belle ville située sur une éminence d'où elle dominoit tout le pays. La plaine qui s'étend depuis Césaréc de Palestine jusqu'à Gaza, est très

vaste et féconde. Les habitants se convertirent et embrassèrent la foi chrétienne à la vue de la guérison miraculeuse du paralytique que saint Pierre fit à Lydda.

Rama, qui est à quatre ou cinq lieues de Jaffa, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent Ramlé, qui signifie *sable* en arabe, parce qu'elle est située sur un terrain fort sablonneux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens Joseph d'Arimathie, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit que pour récompenser cette action dès ce monde, le Sauveur, dès le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre où les Juifs le tenoient prisonnier, et lui fit voir la plaie de son côté.

C'est à Rama que les pélerins attendent la permission du cadi de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les pères de Terre-Sainte se chargèrent de solliciter la nôtre et de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville on voit une magnifique citerne bien voûtée, et soutenue de vingt-quatre arcades qui avoient été autrefois ornées de peintures : mais le temps les

a presque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir disent que c'est un ouvrage de sainte Hélène.

De Rama on vient à Lydda, qui a porté le nom de Diospolis. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis Lydda jusqu'à Jérusalem il faut nécessairement marcher par des chemins très rudes, monter et descendre continuellement et à travers de gros rochers; mais la joie d'entrer bientôt dans la sainte cité soulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en passant un village d'où, dit-on, le bon larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Latroun. On y voit le reste d'une église dédiée à ce saint pénitent qui fut prédestiné sur la croix. Les chrétiens du pays prétendent qu'il s'appeloit Dimas; le cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler nous vînmes à un autre où il y a une église dédiée à saint Jérémie et qui en porte le nom. Nous descendîmes ensuite peu à peu les montagnes de Judée, et nous nous trouvâmes dans la vallée de Térébinthe, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver il nous fallut gravir des montagnes qui nous cachoient la vue de la sainte ville. Comme elle est située sur le pen-

chant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est près d'y entrer. Enfin, après avoir continuellement monté et descendu par des chemins très fatigants, Jérusalem parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentiments dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte ville, c'est ce qu'il n'est pas possible de faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monuments qu'ils renferment. Ce fut la veille du dimanche des Rameaux que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux révérends pères religieux de saint François, nommés communément les pères de Terre-Sainte. Ces pères représentent à Jérusalem l'Église latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois désirer. Comme ils savoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'église du Saint-Sépulcre, et qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, et sans perdre de temps je suivis les pères qui voulurent m'y conduire.

L'église du Saint-Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois églises. Celle du Calvaire est la première; celle du

Saint-Sépulcre est la seconde, et celle de l'Invention de la Sainte-Croix est la troisième. La plus magnifique des trois est celle du Saint-Sépulcre qu'on appelle l'église de la Résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une croix. L'église du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint-Sépulcre; celle de l'Invention de la Croix est à sa droite. Au-devant de la grande église du Saint-Sépulcre qui renferme les deux autres il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'église il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, et ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la prière avec leurs cris ordinaires; mais le Ciel a toujours puni si sévèrement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il en coûta seize piastres à chacun de nous pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer et sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jésus-Christ crucifié pour l'enseve-

lir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, et dont il y en a une parsemée de fleurs de lis qui est un présent de nos rois.

Du plain-pied de l'église, et à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la chapelle du crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire qui est une des trois églises. Un gros pilier carré qui soutient la voûte divise cette chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la croix, et où il eut les mains et les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la croix du Sauveur fut plantée, et où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or et d'argent y brûlent jour et nuit. L'endroit où la croix fut plantée, et qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris et ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité et la piété d'un prêtre grec nommé Siba qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la

croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au sang de Jésus-Christ dont il fut couvert lorsque le Sauveur de nos ames le répandit pour nous à la croix.

A cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde pour montrer le lieu où la sainte Vierge et saint Jean étoient placés lorsque le Sauveur en croix dit à son disciple bien-aimé : *Voilà votre mère ;* et à sa mère : *Voilà votre fils.*

Des saints pères, et sainte Brigitte dans ses révélations, disent que ce fut au même lieu, et à la vue du crucifiement de son Fils, que la mère de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, et qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi morte entre les bras de Marie-Magdeleine [1].

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces pères, que la mère des pécheurs offrit pour eux au Père éternel les mérites infinis du martyre de son Fils.

Après avoir considéré attentivement toutes les parties de cette chapelle, j'en descendis par les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je ren-

[1] *Tunc Mater semimortua cecidit inter brachia Magdalenæ.* Cap. 79 et 80.

trai dans la grande église, et suivant à droite les murailles du chœur, j'aperçus la chapelle du glorieux Sépulcre du Sauveur.

Cette auguste chapelle a son dôme; il a été fait avec des solives de cèdre : on prétend qu'on y en a employé cent trente-une, qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, et forment des arcades d'espace en espace.

Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la chapelle, et pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour et nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des princes chrétiens; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert; on y avoit seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux. Mais l'église ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fidèles, on a élevé au-dessus du Saint-Sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades.

Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde qui étoit autrefois enrichie des

images des prophètes et des apôtres. Les images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées et nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme il y a deux galeries l'une sur l'autre qui règnent autour du Saint-Sépulcre. Elles sont voûtées et soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes et de pilastres, disposées pour former un espace intérieur dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diamètre, et est pavé d'un très beau marbre.

Les galeries hautes et basses sont partagées aux diverses nations chrétiennes qui font chacune l'office divin dans l'église selon leur rit particulier.

Le sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme et au milieu de cet espace qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau et le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il n'en a que six de diamètre. Le corps du sépulcre est orné au-

dehors de neuf petites arcades posées sur leurs piliers, de hauteur et de grosseur proportionnées.

Je ne puis, mon révérend père, vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits sépulcres qu'on fait ici de nacre de perle, et qui imitent assez bien la figure du sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'est pas le seul qui soit dans l'église du Saint-Sépulcre; elle renferme de plus quatre autres monuments qui y sont honorés.

A dix ou douze pas de la petite chapelle du sépulcre du Sauveur on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où notre Seigneur apparut à sainte Marie-Magdeleine en habit de jardinier; les Latins y entretiennent une lampe allumée, et les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une seconde chapelle où les pères de Terre-Sainte célèbrent l'office divin. La tradition est que cette chapelle est le lieu où étoit la maison du jardinier de Joseph d'Arimathie. La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils,

et que ce Fils, si cher à sa mère, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa première apparition en ce lieu.

Cette chapelle a trois autels qui représentent ces mystères, et qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisième chapelle qui suit, et qu'on appelle la chapelle de la division des vêtements, est celle où l'on croit que les soldats partagèrent entre eux les vêtements du Sauveur. La quatrième et la dernière qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre est celle qu'on nomme la chapelle de l'Impropère. L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, et de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchants que ceux qui se voient dans ces chapelles.

Après les avoir visitées j'entrai dans l'église de l'Invention de la sainte Croix qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'Invention de la sainte Croix parce que la croix fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélène. On

a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la messe, ainsi que dans les autres lieux saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon révérend père, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monuments, et à méditer les profonds mystères qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction et distribution des palmes. Le révérend père gardien de Terre-Sainte, religieux cordelier de l'observance, officioit avec la mitre et la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint-Sépulcre. Les religieux et tous les assistants catholiques portent des palmes en leurs mains et marchent dans un très bel ordre. Leur modestie, la mélodie du chant, les magnifiques ornements des officiants, inspirent du respect et de la vénération pour ces saintes cérémonies de l'Église romaine. Elles m'occupèrent toute la matinée.

Lorsqu'elles furent finies, un des religieux

me conduisit en leur couvent appelé le couvent de Saint-Sauveur. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces pères eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvois désirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois proposé.

Le soir du dimanche des Rameaux ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du Jourdain. La coutume est que le lundi saint il part de Jérusalem une caravane de pélerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cents personnes. Je me mis du nombre: nous parcourûmes une partie de la vallée de Josaphat. Nous passâmes par Béthanie, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Magdeleine, et où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendîmes ensuite dans un vallon. Les pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine près de laquelle, dit-on, le Sauveur et ses disciples se reposoient en venant de Jéricho.

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville dont il ne reste que le nom étoit située dans une vaste et agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute mon-

tagne. Sur son sommet il y a une grotte qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours et quarante nuits. Le chemin pour y monter est très étroit et fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte et de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier et jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peine et de fatigues pour en descendre que nous en eûmes pour y monter.

Étant descendus dans la plaine nous y trouvâmes de longues tentes dressées, et un grand nombre de vivandiers qui offroient aux pélerins du riz, du café et autres pareils rafraîchissements pour leur argent; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long; car une heure avant le jour le conducteur de la caravane donna le signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du Jourdain. On y dressa deux autels portatifs dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le baptême de son saint précurseur, et je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la sainte messe.

Nous apercûmes de loin la mer Noire, qui a

pris la place de ces villes infâmes qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du ciel. Tout le terrain que ces villes occupoient ayant tout-à-coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du Jourdain y entrent et forment cette mer dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahhrei Louth;* c'est-à-dire, le *lac de Loth;* mais il est plus connu sous le nom de la *mer Noire* ou *mer Morte,* qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement que celui qu'elles recoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson, car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues. Ce qui est de plus surprenant c'est que les eaux douces et salutaires du Jourdain n'y sont pas plutôt entrées qu'elles deviennent si salées, si amères et d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, et si brûlantes qu'on ne les touche pas sans se brûler. Toutes ces mauvaises qualités que quatre mille ans de temps n'ont pu faire perdre à cette mer sont

autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut apprendre aux siècles à venir qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces villes criminelles et réprouvées [1].

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodome*, et que l'on voit près de la mer Morte, à une journée de l'embouchure du Jourdain. Ils sont grands comme des figuiers, le bois de ces arbres est assez semblable ; mais la verdeur et la forme des feuilles des arbres de Sodome tiennent de celles du noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aisément pour d'agréables limons ; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve entre ses doigts qu'une poudre noire et légère que le vent emporte [2].

Saint Fulbert, évêque de Chartres, en parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage

[1] « Le seul lac *Asphaltite* (ou mer Morte) ne contient rien de vivant ni même de végétant. » *Géog.* de Mentelle et Maltebrun, tom. x, pag. 334. (*Note des Éditeurs.*)

[2] Les voyageurs et les naturalistes ne sont pas d'accord sur l'espèce de l'*arbre de Sodome*, ni même dans les descriptions qu'ils en donnent. Voyez à ce sujet des détails fort intéressants dans l'Itinéraire de Paris a Jérusalem, par M. de Châteaubriand. (*N. des Édit.*)

qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels qui trompent par leur belle et séduisante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le mercredi saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à la vallée de Josaphat. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis le jardin des Oliviers, qu'on appelle *le jardin de Gethsémanie*, parce que le village qui porte ce nom n'en est pas éloigné. Les pères de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les pères en font un peu d'huile qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des chapelets qui sont recherchés des chrétiens.

C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa prière à Dieu son Père, et où son corps et la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau et de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde où il y a deux autels. Les pères chantoient la grand'messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laisse à penser quels doivent être les sentiments qu'inspire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien souffrir une espèce

d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plutôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à Jérusalem, et y assister aux cérémonies des derniers jours de la semaine sainte.

Nous y arrivâmes le mercredi saint, après avoir passé le torrent de Cédron. L'on nous fit remarquer en passant une grande roche sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps lorsqu'il permit que son extrême foiblesse le fît tomber sur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite.

A mon arrivée à Jérusalem je me retirai au couvent de Saint-Sauveur pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le jeudi saint, j'allai dans l'église du Saint-Sépulcre pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine.

L'office du jeudi saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence et une piété qui ravissent l'ame des assistants. Les autels sont ornés de présents de tous les princes chrétiens, et des vœux des fidèles, ouvrages pour la plupart d'une rare beauté et d'une richesse immense. Le révérend père gardien de Jérusalem officia pendant tous les saints jours avec la crosse et la mitre. Les religieux,

les pélerins et autres catholiques communièrent de sa main.

Ce même jour le très saint-sacrement fut porté en procession au Saint-Sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain et à l'eau pendant les trois jours est observé très régulièrement de tous les pélerins catholiques.

Le vendredi saint fut employé en prières publiques et en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dinée on fit une procession où tous les religieux et prêtres en surplis, et les assistants le cierge à la main et pieds nus, allèrent visiter les saints Lieux pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des religieux donne une méditation dont le sujet est conforme au mystère de la passion du Sauveur qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistants, les pères de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystère du crucifiement de notre Seigneur avec la figure en relief du Sauveur, et dans sa grosseur naturelle. Sa tête,

ses bras et ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent et se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élèvent ensuite, et posent le crucifix dans le trou où la croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très touchantes sur le mystère de la passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa croix, et pour imiter l'action sainte de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et des femmes pieuses, ils le portent sur la pierre de l'onction, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, et le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières et en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain, samedi saint, le révérend père gardien et ses religieux firent l'office, et célébrèrent nos divins mystères avec toute la solennité que le saint lieu et le saint jour demandoient. Mais autant qu'on est édifié de la manière pleine de modestie et de religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant est-on affligé de voir le patriarche des

Grecs, avec d'autres évêques et prêtres grecs, tous schismatiques, être de leur côté les ministres d'une cérémonie qui n'est qu'une supercherie inventée pour abuser de la simplicité d'un peuple grossier et ignorant.

Ces pasteurs, ou plutôt ces loups ravissants, pour inspirer à leurs ouailles du mépris pour l'Église latine, leur disent que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du samedi saint; mais que Dieu voulant donner aux Grecs une marque publique de sa spéciale dilection pour eux leur envoie du ciel même un feu divin que leur patriarche reçoit entre ses mains.

Cette fable, que le peuple croit sans peine sur la parole de ses pasteurs, est rapportée dans une lettre du P. Sicard [1].

Le saint jour de Pâques j'assistai à l'office du matin et du soir. Tout y est auguste; l'église du Saint-Sépulcre est ornée de riches tapisseries, et des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumières. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entr'autres une croix qui a été don-

[1] Voyez cette lettre du P. Sicard à M. le comte de Toulouse, dans un autre volume.

née par des rois de France, et qui est d'une beauté parfaite. Les rois d'Espagne ont fait présent à cette église de plusieurs lampes très riches, et dignes de cette monarchie.

Les ornements qui servent à l'autel sont de drap d'or et d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le révérend père gardien célébra pontificalement la messe sur un autel dressé à la porte du Saint-Sépulcre. Il étoit accompagné de plusieurs officiers qui le servoient. Il communia à la fin de la messe un nombre prodigieux de pélerins et autres, qui se présentoient deux à deux à la sainte table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en resta très peu pour nous disposer aux offices de l'après-dînée qui se continuèrent bien avant dans la nuit.

Tout l'office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les pères de Terre-Sainte, et je m'y préparai à partir le lendemain, première férie de la grande fête, pour faire selon la coutume le pélerinage de Bethléem, qui n'est éloigné de Jérusalem que de deux lieues.

Bethléem n'est qu'un village assez grand et assez peuplé, élevé sur une petite montagne

dont la situation est très agréable. Les habitants sont partie chrétiens et partie mahométans. Les uns et les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de notre Seigneur et de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *champ des pasteurs*, et d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornements de nacre de perles. Le débit en est très grand.

L'église et la grotte de la nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village et à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'église. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*école de saint Jérôme*. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, et quinze ou seize de largeur. Sa voûte est soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint docteur faisoit ses leçons sur l'Écriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pélerins. L'église est grande et belle. Cinquante colonnes de marbre, toutes d'une pièce et fort hautes, distinguent la nef des ailes, et forment le chœur. La frise qui règne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup

de jour à l'église. Tous les mystères de notre sainte religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef : il y a un autel dans la croisée, dédié aux rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il naquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un et de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont de bronze et bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par les lampes continuellement allumées. La crêche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé et taillé ave le ciseau, pour lui donner la figure de la crêche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crêche du Sauveur étoit placée. Ce lieu que le Fils de Dieu avoit choisi pour naître est aujourd'hui l'objet de la vénération des chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété et forti-

fie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternations et autres marques d'une dévotion sincère et édifiante, la richesse même des présents que les princes chrétiens y ont envoyés, pour être des monuments publics de leur religion : tout cela excite en votre ame des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte il y a un autel de marbre sur lequel on dit la sainte messe. J'eus le bonheur de l'y célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire et son tombeau, celui des saints Innocents, celui de sainte Eustochie, celui de saint Eusèbe, abbé de Bethléem, et celui de sainte Paule. Cette illustre dame romaine, l'honneur de la famille des Gracches et des Scipions dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de Bethléem à celui de la ville capitale du monde, et son pauvre ermitage aux appartements superbes de Rome.

De Bethléem on nous conduisit aux montagnes de Judée : on y avoit autrefois bâti une

église au lieu même où naquit le saint précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les infidèles l'avoient profanée.

Louis XIV, qui a donné des marques de sa foi et de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir et orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles et des plus régulières églises du Levant. Les pères de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence et l'édification possible.

Il ne faut pas s'étonner que le saint précurseur, qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi subsister, se contentât de sauterelles, car elles sont ici en grande quantité. Il usoit aussi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de *sauterelles*, et que les paysans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'Écriture dit qu'il se nourrissoit, on le trouve dans le creux des rochers où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces montagnes de Judée, qui nous rappellent le souvenir de l'austère vie de saint Jean, prêchent encore aujourd'hui après lui le baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces montagnes et le monastère de Saint-Jean pour revenir à Jérusalem. En revenant nous passâmes par le monastère des Géorgiens; on l'appelle le monastère de Sainte-Croix. Il porte ce nom parce qu'on croit ici pieusement que les Juifs allèrent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher ... Sauveur. L'église est fort jolie, son dôme est très orné. Les images de plusieurs saints qui étoient peintes sur les murailles sont presque toutes effacées.

Étant de retour à Jérusalem j'employai les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David qui renfermoit en ses murs le trône et le temple de Salomon, la gloire et la couronne de la nation juive : car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle Jérusalem, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monuments de la pas-

sion et de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes, dans tous les siècles, l'excès de son amour pour eux, et le besoin qu'ils avoient d'un si puissant et d'un si bon libérateur.

Ces saints monuments, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans Jérusalem. La ville n'est ni grande ni belle: on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le mont de Sion. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie; ses rues sont étroites, mal propres et mal pavées. Il y a toujours à monter et descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, et par conséquent très pauvre: son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pélerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises et des couvents. Celui du patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Hélène, et à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur monastère avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier et leur synagogue.

Les Mahométans y ont plusieurs mosquées: la plus belle et la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le temple de Sa-

lomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun chrétien d'y entrer, je ne sais que par ouï-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme et qui fait le tour de l'église; enfin, que de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Mais pour ce qui est de ces dehors, je les ai bien considérés. Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque et faits de pièces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornements. Les Turcs y ont peint de grandes lettres arabes qui représentent des sentences choisies de l'alcoran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la *Porte dorée*, est fermée et murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un prince chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs

mains, et entrer victorieux par cette porte dans la ville de Jérusalem.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu est la fameuse piscine probatique que Salomon fit bâtir pour l'usage du temple. Cette piscine est extrêmement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long et quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille. Sa figure est carrée et un peu oblongue; elle est présentement desséchée et de nul usage.

J'ai très peu de chose à vous dire, mon révérend père, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois.

Près de la porte qui va au mont de Sion, on nous montra la maison d'Anne, ou plutôt le lieu où elle étoit située; car il n'est pas possible que cette maison, et les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusques à présent. On nous fit cependant remarquer dans la maison d'Anne un vieux olivier où l'on dit que notre Seigneur fut lié. Ce qui est de vrai, c'est qu'il n'est permis à personne d'en couper. Il est environné d'une balustrade qui le défend contre ceux qui voudroient en approcher. Son tronc est fort ancien, ses

branches portent d'excellentes olives dont les noyaux servent à faire des rosaires et des chapelets que les chrétiens achètent.

De la maison d'Anne il faut passer toute la ville pour aller au sérail du bacha, qui étoit autrefois le prétoire de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc qui ont été transportés à Rome, et qui y sont honorés sous le nom de *scala sancta*.

Près du sérail il y a un petit bâtiment carré bien voûté. Les chrétiens, et les Turcs même, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé et couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très avérés. Le fils d'un bacha ayant voulu y placer ses chevaux, et ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avoit placés, et la chambre supérieure fondit tout-à-coup.

Un peu plus bas que la maison du bacha il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot, *tolle*.

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la voie qu'on appelle *Douloureuse*; parce que ce fut par cette rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer le lieu où l'on dit que cette mère affligée, jetant les yeux sur son Fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin on nous montra à droite la maison du pauvre Lazare, et à gauche celle du mauvais Riche. Vers le bout de cette rue on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur et celui des Juifs plutôt que le sien propre. La maison de la Véronique étoit plus bas, et peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appeloit la *porte Judiciaire*, parce que les criminels y passoient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la prison de saint Pierre. Les chrétiens en avoient fait une chapelle,

mais depuis ce temps-là les infidèles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la maison de Simon le pharisien, où la Magdeleine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincère, laquelle lui obtint la remission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son Évangile seroit annoncé.

L'église de sainte Anne, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette sainte, n'est pas éloignée de celle du pharisien. Sous le règne des princes françois cette église étoit jointe à un monastère de religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de Zébédée, père de saint Jacques et de saint Jean, et le lieu du martyre de saint Jacques qui est vers le mont de Sion. Les Arméniens y ont fait un grand monastère. Leur église est d'une structure particulière, mais fort régulière. C'est dans une chapelle de cette église qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque l'endroit où cet apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon révérend père, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans

les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de chose à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la messe sur le tombeau de la sainte Vierge. Il est placé dans une église bâtie au pied de la montagne des Oliviers, et au-delà du pont du torrent de Cédron. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte Mère de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée et revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des pélerins qui y descendent les uns après les autres, chantant les litanies de la Mère de Dieu : tout cela vous inspire, à la vue de ce sanctuaire, un profond respect et une dévotion très sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes nations. Elles y célèbrent les divins mystères selon leur rit. Les catholiques latins sont les mieux partagés,

ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une chambre obscure et une petite chapelle dédiée à saint Joseph qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. On y dit la sainte messe.

Entre l'église du sépulcre de la sainte Vierge, et une des portes de la ville que les chrétiens appellent la porte de Marie, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presque à fleur de terre. Les chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que saint Étienne fut lapidé. Les pélerins s'y arrêtent pour la baiser, et pour faire quelques prières en l'honneur du saint.

La montagne des Oliviers est à l'orient de Jérusalem. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes : car on voit au pied de la montagne Jérusalem dans toute son étendue. On découvre un peu plus loin, d'un côté une partie du Jourdain, la mer Morte, et les montagnes qui sont au-delà ; et d'un autre côté on voit celle de

Silo et de Béthanie. En montant la montagne on trouve en son chemin trois caves profondes et longues, en forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous carrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les sépulcres des prophètes.

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que notre Seigneur apprit à ses apôtres l'oraison dominicale, et où il leur prédit la destruction de Jérusalem et du monde entier; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne pour y honorer l'endroit d'où le Fils de Dieu monta aux cieux. Les fidèles y avoient autrefois bâti une magnifique église; mais ayant été détruite, les infidèles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, et ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée que les Turcs conservent avec un grand soin la pierre sur laquelle paroît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs qu'à leur avarice; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de

voir et d'adorer les vestiges des deux pieds du Sauveur. Mais les chrétiens prétendent que depuis ce temps-là les infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, et l'ont placé dans leur grande mosquée de Jérusalem, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent apprend aux chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde dont l'entrée n'est permise qu'aux Mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que sainte Pélagie choisit pour y passer le reste de ses jours dans une très rigoureuse et constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse que Pélagie préféra aux palais et aux délices de la ville d'Antioche inspire l'esprit de componction, et nous découvre les richesses immenses de la bonté et de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à recevoir les pécheurs qui revien-

nent à lui avec un cœur aussi contrit et humilié que le fut celui de cette pécheresse.

A l'occident de Jérusalem, et sortant de cette ville par la porte de Damas, on voit le sépulcre de Jérémie, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large et autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en sont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant et grossier que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *santons*, c'est-à-dire de quelque fanatique de leur secte qu'ils font passer pour un saint.

A quelques pas au-delà je vis ces prodigieuses cavernes qu'on appelle les sépulcres des rois. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches et plusieurs autres ornements d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau et le ciseau. Les dépenses prodigieuses et nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile n'ont pu être faites que par des rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres : car les ouvriers qui y ont mis la main les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moulures et de panneaux travaillés avec autant de délicatesse que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux

pivots des portes qui ne soient pris dans le roc et faits du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, et du nom des rois qui y avoient été inhumés; je ne trouvai qui que ce soit, et je ne découvris aucun vestige qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre monastère de saint Sabas. L'amour que ce saint solitaire avoit pour la solitude et la pénitence lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastère.

Cette montagne est à trois lieues de Bethléem, et à quatre de Jérusalem. Elle est fort longue et pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits; ces rochers creux avoient déjà servi de cellules et d'oratoires à plusieurs anachorètes avant saint Sabas.

Le torrent de Cédron coule au pied de cette montagne. La vue du torrent, qui rappelle le souvenir du commencement de la passion du Sauveur, parut très propre à ce saint solitaire

pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque le désir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son père et sa mère, qui l'aimoient uniquement, et d'entreprendre le pélerinage de Jérusalem. Il se retira dans le monastère de saint Elpide. Les vues que Dieu avoit sur ce jeune homme parurent si claires au saint abbé, qu'il jugea à propos de l'envoyer à saint Euthime, qui avoit reçu du Ciel le talent de conduire les ames à la perfection où le Seigneur les appeloit.

Saint Euthime reconnut bientôt dans le jeune Sabas de grandes dispositions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet sous un si bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croissoit à proportion que son amour pour la solitude, pour l'abstinence et pour l'oraison croissoit en lui. La réputation de sa sainteté, malgré sa retraite, attira de tous côtés des hommes qui venoient embrasser le même genre de vie.

Les démons, jaloux de tant d'ames qu'il leur enlevoit, lui livrèrent de grands combats. Ils suscitèrent contre lui de faux frères qui lui firent une cruelle guerre : ils en vinrent même

jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitements ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son ame. Il n'y eut qu'à la perte de saint Euthime que le serviteur de Dieu parut être sensible.

Saint Euthime en mourant nomma son disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son maître. Mais tous les solitaires, de concert, l'obligèrent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avoit donné pour supérieur.

La sagesse de son gouvernement et la sainteté de sa vie acquirent à son monastère une si grande réputation, qu'en peu de temps on y vit arriver de toutes parts des hommes du siècle qui venoient se jeter aux pieds du nouvel abbé, et lui demander instamment la grâce de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur en fît, il se trouva néanmoins le père de deux cents disciples. Les derniers venus qui ne trouvoient pas de place pour s'y renfermer se creusoient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après, le bienheureux Sabas ayant reconnu que dans ce grand nombre de

ses disciples il y en avoit plusieurs qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté que dans une étroite solitude, fit bâtir un monastère où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé Théodore ceux qui étoient appelés à la vie religieuse. Il préféra pour lui la vie des anachorètes, et gouverna ceux qui embrassèrent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'étoit qu'un creux où un homme à peine pouvoit être debout. C'est dans ce creux qu'il prenoit un peu de repos pendant la nuit. Il n'avoit pour lit que la dureté des rochers, et des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses disciples. Il leur fit un très pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la fuite du monde, dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes, et dans la pratique exacte des réglements de la vie solitaire qu'ils avoient embrassée.

Pendant que le saint abbé leur parloit en termes pleins de dévotion, ils fondoient en larmes, et la grotte du mourant, qui étoit cou-

ché sur une simple natte, retentissoit de leurs soupirs. Ils lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que, par la miséricorde de Dieu il seroit pour toujours témoin de leur fidélité à son service. Il se fit ensuite réciter des psaumes; et pendant qu'on prononçoit ces paroles: *Je dormirai et je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son ame entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint abbé Sabas, plein d'années et de mérites. L'empereur Justinien, qui avoit pour lui l'amour d'un fils pour un père, donna de sensibles marques de sa douleur sitôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, père d'un grand nombre d'anachorètes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à sa prière que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là cette fontaine n'a jamais tari.

On nous conduisit à son sépulcre qui est en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être transporté à Venise. Mais on a construit en ce lieu une jolie chapelle,

couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce sont aujourd'hui des religieux du rit grec qui vivent dans le monastère de saint Sabas. Ils y observent de rigoureux jeûnes, et y chantent régulièrement les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de la nuit et du jour.

Après la visite de ce monastère, il ne nous restoit plus rien à voir à Jérusalem qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avoit conduits ayant fixé le jour de son départ au 27 avril, j'allai dès le grand matin au Saint-Sépulcre pour y remercier Dieu de la grâce qu'il m'avoit accordée de venir en ces lieux saints, si propres à inspirer des sentiments d'amour et de reconnoissance pour notre divin Rédempteur.

Je pris ensuite congé des pères de Terre-Sainte, et j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par Rama, et de Rama nous allâmes nous embarquer à Jaffa, où il fallut payer pour la seconde fois le tribut au Turc.

De Jaffa, où nous nous embarquâmes le dernier jour d'avril, nous allâmes nous rendre au port de Saint-Jean-d'Acre. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de Nazareth que d'une journée. Mon intention étoit

d'y aller quand même il y auroit eu plus loin. Nazareth n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade d'où, disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau et son nom seront à tous les chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pélerins qui viennent honorer la Mère du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des croisades, y vint en personne avec sa cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte chapelle, il se mit à pied, et continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara par un jeûne au pain et à l'eau à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, et passa quelques jours en prières devant les saints autels.

Cette sainte chapelle où la sainte Vierge est honorée a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeusement transportée en Dalmatie, le 9 mai de l'année 1291, et ensuite de Dalmatie à Lorette; elle a d'un mur à l'autre six pieds et demi de large, et vingt-un de long. On y a dressé trois autels, l'un à l'orient,

dédié à saint Joseph, l'autre au midi, dédié à sainte Anne, et le troisième à l'occident, dédié à l'archange saint Gabriel.

Près cette chapelle il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servoit d'oratoire, et l'on croit qu'elle y étoit en prière lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'ange la salua, et une autre dans celui où Marie pleine de grâce lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des trésors : il n'en reste plus que la partie supérieure qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les chrétiens et les Turcs regardent comme quelque chose de miraculeux. Les pères de Terre-Sainte ont un hospice près de la chapelle, et y reçoivent les pélerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette chapelle on voit les restes d'une grande et belle église qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'étoit la boutique de saint Joseph,

A l'extrémité de la montagne on aperçoit le plus affreux précipice que j'aie jamais vu. C'est dans ce précipice que les Nazaréens voulurent jeter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres.

Revenant à Nazareth on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les chrétiens disent avoir appris de leurs pères que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avoit fait bâtir une église qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à Nazareth, nous parcourûmes une partie de la Galilée pour aller jusqu'à la mer de Tibériade.

Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles et si peuplées, sont aujourd'hui en friche et désertes. On appelle cette province le pays de l'Annonciation, ou de l'Évangile, parce que notre Seigneur avec ses apôtres y avoient aunoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par Sapha. Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne Béthulie, mais avec très peu de fondement. Quoi

qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très peu de chose, et est si pauvre que ses habitants couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite le champ de Dothaïn. Les troupeaux de Jacob devoient s'y bien trouver, car il est très fertile, et sa fertilité devoit être encore plus grande lorsque ses enfants y conduisoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ le puits de Joseph, où ses frères le jetèrent : le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant Capharnaüm. A peine pûmes nous reconnoître la place de cette malheureuse ville qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, et des chapiteaux qui paroissent avoir été bien travaillés.

Ce sont autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville, dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du Ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuoit. Sa situation étoit des plus heureuses. Elle étoit sur les bords agréables de la mer de Tibériade, et s'étendoit à son orient sur le penchant d'une belle cam-

pagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie : car la mer d'un côté lui donnoit des poissons de toute espèce et en grand nombre, et de l'autre le plat pays lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations qui s'y rendoient pour jouir de ses douceurs et de ses agréments. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitants si mous et si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur et à ses miracles, qui auroient converti les villes de Tyr et de Sidon[1].

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la mer de Tibériade. Je me représentois avec une joie que je ne puis exprimer cette heureuse barque où notre Seigneur étant avec ses disciples, calmoit les eaux de cette mer orageuse, et leur faisoit faire une pêche si abondante qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, et huit ou neuf de longueur.

La ville de Tibériade fut bâtie par Hérode le tétrarque en l'honneur de Tibère. Elle donna

[1] Matthieu, xi, 21.

son nom à la mer de Tibériade. Saint Luc l'appelle l'étang de Génézareth, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de Génézareth.

Tibériade, qui étoit autrefois une belle et grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une église bâtie, dit-on, par le prince Tancrède, dédiée à saint Pierre, pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au prince des apôtres le pouvoir de lier et de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale, et les bains en sont fort salutaires et très fréquentés.

Pour revenir de Tibériade à Nazareth nous prîmes notre route par le vallon où notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux montagnes, d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains et de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la montagne des *Béatitudes*, qui s'élève du milieu d'une vaste plaine, et qui a de tous côtés de très beaux aspects. On l'appelle la montagne des Béatitudes, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses disciples cet admirable sermon qui renferme

une morale si sage et si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle la plaine des *Épis*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les apôtres, pressés de la faim, un jour de sabbat, arrachèrent des épis pour s'en nourrir.

A demi-lieue de là nous entrâmes dans Cana de Galilée, où le Fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une mosquée de l'église qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là on montre une fontaine où l'on puisa l'eau dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'est pas bien juste, elle sert du moins à nous conserver la mémoire des actions du Sauveur du monde et de ses disciples.

Nous revînmes pour la seconde fois à Nazareth. J'eus le bonheur de dire la messe dans la chapelle de la sainte Vierge.

Le mont de Thabor est à deux lieues de Nazareth. Nous en étions trop près pour nous

priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos Écritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'on la voyoit de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire : car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue; sa forme est ronde. Elle s'élève en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très rude et très étroit.

Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite chapelle. J'avois avec moi des ornements pour y célébrer nos saints mystères. Je n'eus que le temps de dire la sainte messe : car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin, accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, et nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vite que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restoit plus de notre pélerinage que le seul mont Carmel à visiter. Nous y allâmes avant de regagner Saint-Jean-d'Acre. Il n'y a pas plus de six où sept lieues du Thabor

au mont Carmel. Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint prophète Élie lorsqu'il fuyoit les fureurs d'Achab et de Jézabel.

Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, et de l'autre le fleuve Cisson roule ses eaux le long du Carmel.

Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer et sur de vastes campagnes, méritent l'éloge que l'Écriture fait de leur beauté.

Les RR. PP. Carmes-Déchaussés sont depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du Carmel. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu, c'est-à-dire dans une continuelle retraite et dans une constante régularité. Nous montâmes a leur monastère où ils nous reçurent avec tous les empressements d'une sincère amitié.

Leur monastère consiste dans différentes grottes que ces fervents solitaires se sont faites à leur usage. Leur chapelle dédiée à la sainte Vierge est très dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint prophète se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la messe.

Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au dessous de la chapelle : cette caverne taillée dans le roc est une espèce de salle longue et large à proportion, dont les murs et les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Élie faisoit ses instructions au peuple, et répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint et si révéré des chrétiens est entre les mains des infidèles. Ils y ont un santon ou religieux turc qui en est le gardien, et qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréable solitude. J'allai rejoindre ensuite notre caravane pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à Seyde, lieu de ma mission d'où j'étois parti.

A notre arrivée nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de grâces de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon révérend père, des Arabes, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve partout, et même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque

impossible de ne pas tomber entre leurs mains, et lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber on n'en sort point sans être dévalisé. Ils ne savent point se faire un autre revenu que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon révérend père, sans vous dire encore un mot des chevaliers de Jérusalem. Ils sont ici dans une très grande considération. L'honneur d'être chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux personnes distinguées ou par leur noblesse, ou par les services qu'ils ont rendus aux saints lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'ils ont faites au Saint-Sépulcre.

Le père gardien de Jérusalem, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendants. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du Saint-Sépulcre l'épée de Godefroy de Bouillon, son collier et ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau chevalier; on l'attache ensuite à son côté; on met les éperons à ses pieds, et le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette céré-

monie on récite des prières; les prières finies, le nouveau chevalier prononce une formule qui contient ses engagements. Le père gardien lui fait un discours où il y fait d'abord l'éloge de la dignité d'un chevalier de Jérusalem. Il élève cet ordre au-dessus de tous les autres ordres de chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la Toison-d'Or. Il instruit le nouveau chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le bon exemple et le zèle qu'il doit avoir pour la défense et la conservation des saints lieux. Enfin la cérémonie de la réception du chevalier de Jérusalem se termine par une procession selennelle autour du Saint-Sépulcre.

Je finis par ce récit, mon révérend père, celui de mon voyage à Jérusalem. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir les sacrés monuments, qui sont autant de témoins fidèles de tout ce que les saintes Écritures nous rapportent de la mort et de la passion du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de grâces à rendre à Dieu d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous

nos frères qui sont en France pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations que le père de la moisson accorde à ses ouvriers !

Venez et voyez, écrivoit autrefois saint Jérôme à Marcelle et à d'autres dames romaines, pour les engager à quitter le tumulte et les embarras de Rome, pour venir à Bethléem.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disoit ce saint solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la première ville de l'univers, ni ses vastes galeries enrichies de peintures et de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux; on n'y voit pas les somptueux ameublements des palais où l'or et l'argent sont prodigués avec excès : mais vous y verrez la crêche du Sauveur, et cette étable où il recevoit les hommages des pasteurs et des rois.

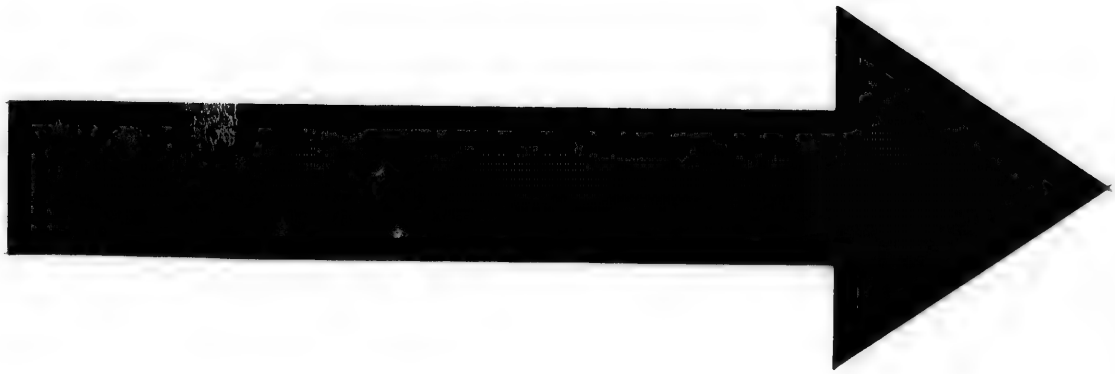
Ces seuls objets paroissoient à saint Jérôme capables d'attirer à Bethléem les dames romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci pour exciter nos frères à venir avec nous à Alep, à Damas, à Tripoli, à Seyde, à Jérusalem, dans les montagnes du Liban, dans le vaste royaume d'Égypte? Toutes ces terres sont saintes depuis qu'elles ont été sanctifiées

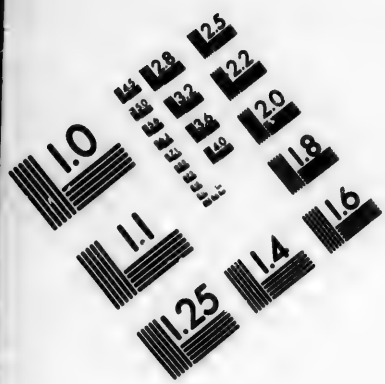
par la naissance et par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers disciples. Nous marchons partout sur leurs pas. Nous prêchons le saint Évangile dans les villes et dans les bourgades où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les nations qui l'ont reçue des apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente partout aux hommes de bonne volonté. Il est vrai qu'il faut marcher sur les épines et sur les ronces; mais le Seigneur et ses disciples y ont marché avant nous, et il nous est glorieux et méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

Je vous demande, mon révérend père, le secours de vos prières pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appelé ici à son service, et pour m'obtenir la grâce d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon révérend père, votre très humble et très obéissant serviteur, NÉRET, jésuite.





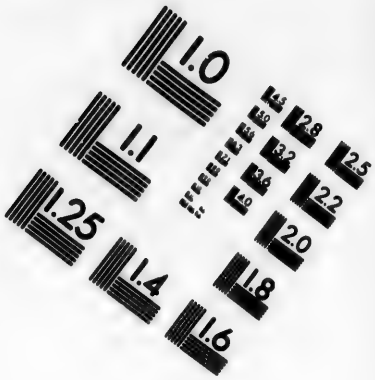
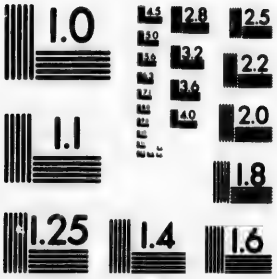
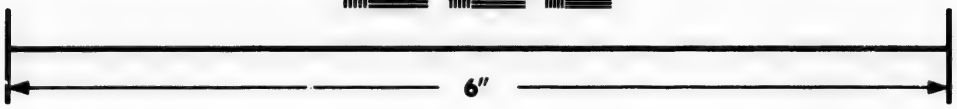


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LETTRE

Du P. Jacques-Xavier Portier, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Fleuriau, de la même compagnie.

A Naxie, le 20 de mars 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédictions que Dieu a bien voulu répandre sur les missions que nous faisons de temps en temps dans les îles de l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia et Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière; aidez-nous, mon révérend père, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plu à sa bonté d'y opérer par notre ministère.

L'île de Siphanto[1] a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très claire; on y trouve beaucoup d'oliviers

[1] *Siphano* ou *Siphnos*. (*N. des Édit.*)

dont on tire des huiles admirables. Le vin, le blé, les légumes, les fruits, les câpres et le coton y abondent; les limoniers, les orangers et les autres arbres de cette nature y seroient plus communs si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette île étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, et l'on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or et d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. M. Guyon, consul de la nation françoise, nous a assurés que dans la dernière guerre un Vénitien, habile chimiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, et que sur quatre-vingts livres de mine il lui vit tirer dix-huit livres de très bon argent.

Les peuples de Siphanto sont humains, affables et laborieux. Ils parlent un grec fort doux, et un peu moins corrompu que celui des autres insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de château, et en huit gros villages où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton et la poterie font tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'évêque grec fait sa résidence. Son diocèse comprend encore huit autres îles, savoir : Serpho, Miconi[1], Amorgo[2], Nio[3], Stampalie, Naphi, Sichino et Policandro. Ce prélat a environ quarante ans; il est homme d'esprit, et parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'île quarante-cinq églises paroissiales, et chacune est desservie par son papas particulier. Outre ces quarante-cinq paroisses, on y voit un grand nombre de chapelles répandues çà et là sur les collines et dans les campagnes ; elles sont propres, et de loin elles font un très bel aspect. Aux fêtes des saints dont elles portent le nom, on y célèbre le saint sacrifice de la messe, et cette dévotion y attire beaucoup de peuple.

Cette île a encore cinq monastères, trois d'hommes et deux de filles. Le plus considérable est placé au centre de l'île ; il est bien bâti, et son église qui est dédiée à Notre-Dame est fort propre. Il est habité par douze caloyers[4] et par cinq prêtres séculiers. Le second monastère n'est que de quatre caloyers : il est dédié à saint Élie, et est placé sur la cime d'une mon-

[1] Ou *Mycone*. — [2] Ou *Amorgos*. — [3] Ou *Jos*. (*Note des Éditeurs*.) — [4] Moines grecs.

tagne fort élevée. Le troisième est abandonné, parce qu'il est maintenant sans aucun revenu. En Grèce c'est du corps des religieux que se prennent les évêques, et s'il arrivoit qu'on fît choix d'un prêtre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'habit de religieux et de faire profession dans quelque monastère.

Les deux monastères de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de religieuses dans l'un, et vingt dans l'autre. Elles sont toutes d'un âge fort avancé, et ne subsistent que de leur travail. Elles ont de la vertu et de la piété, mais peut-être en auroient-elles davantage si les gens de dehors n'avoient pas la liberté d'entrer chez elles et d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs monastères soient sans clôture, on n'a jamais ouï dire qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur établissement. Les infidèles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, et ce seroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le rit latin est fort tombé à Siphanto; il n'y en a que deux petites églises, l'une dans le château, dédiée à saint Antoine, et desservie par un vicaire qui relève de l'évêque latin de

Milo; l'autre qui est à la campagne, et qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'île que six familles latines, encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois; le rit latin y florissoit; la famille des Gozadini, qui commandoit le pays, étoit toute latine; mais depuis l'invasion des Turcs, leurs descendants, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu à peu dégénéré, et sont maintenant tous grecs.

Ce fut le 24 de juillet que nous abordâmes à Siphanto, le P. Luchon et moi, avec le sieur Deslandes qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la chirurgie qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes fut de rendre visite à l'évêque grec, et de lui demander la permission d'exercer les fonctions de notre ministère. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Constantinople, Mgr l'archevêque de Spiga, vicaire patriarchal pour le saint Siége dans toute l'étendue du patriarchat de Constantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample et la plus honorable que nous puissions

désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs.

D'un autre côté M. de Fériol, ambassadeur du Roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom pour la sûreté de nos personnes. Ce digne ministre, également zélé pour l'honneur de la religion et pour celui du nom françois, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions sous la protection de sa Majesté, et que non seulement on eût à nous laisser aller et venir, séjourner, partir quand et où il nous plairoit, mais qu'il prioit encore qu'on nous rendît partout les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre mission. Nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit nécessaire pour notre subsistance afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Église les plus gratuites étoient charmés de notre désintéressement. Convaincus par là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les sermons que nous faisions chaque jour à une grande foule de peu-

ples qui se rassembloient de divers endroits de l'île, la doctrine chrétienne que nous enseignions aux enfants, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remèdes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'évêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, et touché des sentiments de componction dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en présence des auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la satisfaction de ceux que le Seigneur avoit confiés à nos soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'île, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le P. Luchon prêchoit matin et soir à un grand peuple qui accouroit en foule à ses prédications. Les églises n'étant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le silence avec lequel ils l'écoutoient n'étoit interrompu que par leurs gémissements et leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfants, à visiter les malades et à parcourir les différentes maisons où plusieurs familles s'assemblent pour travailler. Là nous les instrui-

sions de leurs devoirs, et nous répondions à toutes leurs difficultés par manière de conversation, et sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étoient guère moins utiles que les prédications publiques. L'usage fréquent des sacrements, dont il y avoit plus de vingt ans que plusieurs ne s'étoient approchés, le changement des mœurs, et la réformation de plusieurs abus grossiers, furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois et demi que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous transporter dans les autres villes du voisinage. A la première nouvelle de notre départ ces bonnes gens s'assemblèrent en foule autour de nous : prêtres, hommes, femmes, enfants, tous pleuroient, comme ils auroient pu faire dans une calamité publique : « Vous êtes nos pères, nous disoient-» ils, vous êtes les anges de nos maisons, et les » guides de notre salut ; ayez pitié de nous ; au » nom de Jésus-Christ, ne nous abandonnez-» pas. » Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu en leur faisant espérer que nous reviendrions bientôt les voir, et que

nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure afin de les entretenir dans les bons sentiments où nous les laissions. Mais avant que de consentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoissance par une patente qu'ils nous expédièrent, et qui fut signée de cinquante-trois personnes parmi lesquelles se trouvent les curés et les principaux de l'île. La voici traduite mot-à-mot de l'original grec.

« Nous, primats et chefs du peuple, soussignés, rendons de très humbles actions de » grâces à la miséricorde divine de ce qu'elle » nous a procuré un si grand secours en nous » envoyant les révérends PP. Jacques-Xavier » Portier et Jean Luchon, religieux françois de » la compagnie de Jésus. La justice, la recon- » noissance et la vérité nous obligent à rendre » témoignage à tout le monde qu'ils se sont » comportés ici en dignes ministres de l'Évan- » gile, au grand avantage de toute notre île: » ils ne cherchent que la pure gloire de Dieu et » le salut des ames; leur conversation est fort » édifiante, leurs avis très salutaires, et leur » doctrine très saine; leur application infa- » tigable et désintéressée à prêcher dans les » églises, dans les carrefours et dans les maisons, » à confesser, à visiter les pauvres et les ma-

» lades, nous a fort édifiés; et nous sommes
» tous consolés de voir les grands fruits qu'ils
» ont faits ici : ils nous ont assistés, non seule-
» ment pour les besoins de l'ame, mais encore
» pour ceux du corps. Leur maison a toujours
» été ouverte à tous les malades, auxquels ils
» ont distribué avec bonté d'excellents remèdes
» sans vouloir d'autre récompense que celle
» que Dieu réserve à leur grande charité; en
» sorte que nous les regardons comme les mé-
» decins de nos ames et de nos corps, comme
» nos pères, et comme de nouveaux apôtres.
» Les louanges et les bénédictions que toute
» notre île leur donne, les prières et les larmes
» avec lesquelles nous les accompagnons, mar-
» quent assez combien nous sommes touchés
» de ce qu'ils ont fait pour nous. Nous vou-
» drions bien pouvoir les retenir ici; mais leur
» zèle, qui embrasse tout le monde, ne le per-
» met pas. Heureux les peuples qui pourront
» comme nous voir les bons exemples et en-
» tendre les saints discours de ces serviteurs de
» Dieu! nous reconnoîtrons pour nos légitimes
» frères en Jésus-Christ tous ceux qui leur fe-
» ront le bon accueil qu'ils méritent. En foi de
» quoi nous leur avons donné ce présent écrit,

» signé de notre main. A Siphanto, le 17 sep-» tembre de l'année 1700. »

Ici étoit le seing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques nous descendîmes dans notre barque, et nous prîmes notre route vers Serpho[1]. Cette île a bien douze lieues de circuit : le terroir en est sec, montagneux et rempli de rochers; autant que Siphanto est riant et agréable à la vue, autant l'aspect de Serpho est-il triste et affreux. On n'y recueille presque point de blé ni de vin, et on n'y voit que très peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes et les arbrisseaux qui s'échappent çà et là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, et leur toison est fort belle et fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des îles, où il est rare d'en trouver de grises. L'île a encore des mines de fer, et deux très belles mines d'aimant.

[1] Ou *Sériphe.* (*Note des Éditeurs.*)

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer, et dans un village éloigné du bourg d'environ une lieue. L'un et l'autre contiennent environ huit cents personnes. Le peuple est pauvre et grossier : il parle un grec fort corrompu, et le prononce d'un ton qui a je ne sais quoi de niais qui fait rire.

L'île est gouvernée pour le spirituel par un vicaire de l'évêque de Siphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six paroisses fort pauvres et fort mal entretenues. A deux lieues du bourg se trouve le monastère de saint Michel habité par cent caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le seul abbé, les religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les îles voisines, partie à la garde des troupeaux et au labourage. Il est bon de remarquer ici que quoiqu'en France on comprenne tous les moines grecs sous le nom de caloyers, il n'en est pas de même en Grèce; il n'y a que les frères qui s'appellent ainsi, car pour ceux qui sont prêtres ils se nomment *Iéromonaches.* Cependant, pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas et fort obscur où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, et qui étoit si fort dépourvu de toutes choses, que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le vicaire. Les épitropes ou primats, et le vaivode turc, nous firent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier nous l'affectionnèrent entièrement, et il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toit d'une maison nous servoit de chaire, et nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous qui nous écoutoit dans un grand silence, et avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, et les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familières dans les maisons que nous parcourions l'une après l'au-

tre; à consoler les malades, à leur porter des remèdes, et à rassembler les enfants pour leur faire le catéchisme. Tous les habitants de l'île profitèrent de la mission, et approchèrent des sacrements de la pénitence et de l'eucharistie avec des sentiments de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions, et remerciant Dieu mille fois de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho nous allâmes à Thermia[1], qui en est éloignée de douze lieues. Cette île a pris son nom des *thermes*, ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guère que du froment et de l'orge. Le vin y est mauvais, et on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros bourg au milieu de l'île, et à deux lieues de ce bourg un gros village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le nord et le couchant paroît sur une éminence un reste de

[1] Ou *Cythnos*. (*Note des Édit.*)

vieux château, avec plusieurs maisons ruinées, et les masures de deux églises latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville qui doit avoir été spacieuse et bien bâtie.

Thermia est de la dépendance de l'évêché de Zia [1], île assez voisine, et où l'évêque réside. Dans le bourg il y a treize paroisses grecques, et quatre dans le village, avec cinq monastères de caloyers. Il n'y a dans toute l'île qu'une église latine, desservie par un vicaire qui relève de l'évêque de Tina, vénitien. Le rit latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'île nous allâmes voir le supérieur ecclésiastique : c'est un homme d'esprit que son mérite personnel et ses grands biens mettent fort au-dessus des autres prêtres grecs. Les plus considérables de l'île qui étoient alors chez lui furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit et des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussitôt notre mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une église où se rendoient de toutes parts une foule de peuples qui venoient entendre les

[1] Ou *Ceos*. (*Note des Éditeurs.*)

nouveaux prédicateurs. Un abbé fort respecté dans l'île, qui s'étoit démis d'un évêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos auditeurs : ce vertueux prélat nous suivoit partout. Il avoit même le zèle de prêcher aussi, et il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de notre doctrine et de notre ministère.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulières, les confessions devenoient si fréquentes que nous ne pouvions y suffire. Les ecclésiastiques et les séculiers de tout rang, de tout âge, venoient en foule au tribunal de la pénitence, au sortir duquel ils avouoient publiquement qu'ils comptoient pour rien toutes leurs confessions passées, et qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mît la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son monastère un vieux moine, ancien confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne rétribution; car parmi les Grecs les confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitents de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolu-

tion. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son monastère les mains vides.

Parmi les malades que nous visitions il y en eut un chez qui nous allions souvent, plutôt pour nous édifier que pour l'instruire. Ce pauvre homme étoit perclus de tous ses membres et tourmenté de douleurs très aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remèdes pour le soulagement de ses maux: « Hé, » mes pères, nous répondit-il, en nous regardant d'un air plein de douceur et de respect, » que vous ai je fait pour vouloir m'enlever la » matière de mon mérite? Je ne suis pas digne, » il est vrai, de la grâce que Dieu me fait de » m'éprouver par ces douleurs passagères; mais » puisqu'il a plu à son infinie miséricorde de » me les envoyer, est-ce à moi de chercher à » en être soulagé? Ayez soin de mon ame, mes » pères, et, je vous prie, laissez-là mon corps. » Il faut vous l'avouer, mon révérend père, ces discours pleins d'une foi si vive, et d'autres semblables qu'il nous tenoit toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la providence de Dieu, qui sait se conserver des ames choisies dans les

endroits mêmes qui semblent être le plus délaissés.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre mission dans le bourg de Thermia, nous nous rendîmes au village qu'on nomme *Silaka*. Ce village est bâti sur deux petites collines qui se font face l'une à l'autre, et qui sont séparées par un torrent. Le P. Luchon prêchoit d'un côté devant la première église; et moi, de l'autre côté, je montois comme à Serpho sur le toit d'une maison, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient, me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas long-temps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques moments de repos. « Hélas ! mes » pères, nous disoient ces bonnes gens, avec » une certaine naïveté qui nous charmoit, com» bien y a-t-il que nous disions à Dieu : Sei» gneur, envoyez-nous quelqu'un qui nous » apprenne à vous honorer et à vous servir! » c'est vous, mes pères, que Dieu nous a en» voyés, et nous reconnoissons maintenant » qu'il s'est laissé fléchir à nos prières. » Ils

fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur style figuré : « Vous autres, mes pères, vous êtes des vases » fermés d'où rien de ce qu'on y met ne s'ex- » hale au-dehors : on peut sans peine vous ou- » vrir sa conscience, parce qu'on est sûr que » vous jetez tout dans un abîme profond d'où » rien ne remonte jamais. Vous ne nous de- » mandez que notre conversion, et les autres » nous demandent notre argent. » Ils avoient quelque raison; les confesseurs du pays ne sont pas assez discrets, et leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchés.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce village, après quoi nous retournâmes au bourg, pour passer de là à Andros. Il nous eût été impossible d'y aborder si nous eussions différé plus long-temps notre départ. Une foule incroyable de peuple nous suivit jusqu'à notre barque. Avant que d'y entrer nous leurs fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la mission, et nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se

séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part et d'autre beaucoup de larmes.

L'île d'Andros est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne et de beaux jardins que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cèdres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers et de mûriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes; le blé, les herbages et les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'île qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, est le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'est dans ce port que pendant la dernière guerre les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port sont fort déserts : toute l'île n'est même guère peuplée, eu égard à sa grandeur, car on n'y compte que cinq mille ames. Le bourg, ou, comme on l'appelle, la ville d'Andros, est réduite à cent maisons, bâties au nord sur une langue de terre qui avance dans la mer, et qui forme à ses deux côtés deux petites baies assez peu sûres. Sur la pointe de

la langue de terre on voit les ruines d'un vieux château bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la ville s'élève un palais assez beau auquel il ne manque presque que le toit; les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque partout semées des armes et des chiffres des seigneurs Summaripa à qui appartenoit cette île, et qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation nommée *Apano Castro :* c'est un nom commun dans ces îles à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'île n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appela quelques familles albanoises qui s'y sont multipliées, et qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, et l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'île descendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athènes: ils possèdent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce.

Il y a vingt-cinq ans qu'un corsaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, et à les entretenir de leur salut.

Andros a un évêque qui réside d'ordinaire dans la ville. Outre plusieurs petites églises grecques qui sont dans l'île, il y a deux grands monastères de religieux : le premier, nommé *Agra*, est à deux lieues du port Gavrio; l'église en est belle et est dédiée à Notre-Dame. Le second monastère, qui est à une lieue de la ville, s'appelle *Panachrando*. Il y a aussi à Andros un évêque latin qui est depuis quelque temps absent de son diocèse. Il a un vicaire qui gouverne pendant son absence.

On comptoit autrefois dans l'île environ huit cents familles du rit latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'île; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit grec. Il n'y a plus maintenant du rit latin que la famille du seigneur *Nicolo della Grammatica*. Il est vrai

qu'elle est nombreuse, et que ce seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir, autant que par son mérite qui le fait regarder comme le premier de l'île.

Nos pères de Scio avoient autrefois dans la ville une maison avec une petite église dédiée à saint George qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces pères, nés la plupart sujets du grand-seigneur, avoient de grandes mesures à observer, et essuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avoient aussi un hospice qu'ils ont quitté et repris à diverses fois. Un de leurs pères, plein de vertu et de zèle, y est venu depuis peu, et nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps de nous voir établis dans leur île, mais notre pauvreté, et la disette d'ouvriers évangéliques, ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes qui produisent toujours de grands biens, et qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects à l'évêque grec. Ce prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, et nous aida ensuite

de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales églises. L'évêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus et les désordres les plus communs du pays, c'étoit aussi ce qui faisoit la matière de tous nos sermons, et des instructions particulières que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des sacrements, les réconciliations sincères, les promptes restitutions, et l'éloignement des concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'île nous fit alors un compliment qui nous surprit. « Mes pères, nous dit-il en nous saluant, vous êtes les deux mêmes que je vis en songe il y a trois semaines; j'entendis alors une voix qui me disoit intérieurement : Voilà ceux que j'ai envoyés pour te convertir, ne manque pas de mettre ta conscience entre leurs mains; si tu perds cette occasion, tu es perdu toi-même. » Soit que ce songe fût l'effet d'une imagination frap-

pée, soit que ce fût véritablement un avertissement du Ciel, il fit une confession générale de toute sa vie, et nous bénîmes mille fois le Dieu des miséricordes qui se sert de tout pour conduire les ames au salut.

Cette mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour Arna, village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, et extrêmement fatigués : car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle et la caisse de nos remèdes; et deux autres lieues à faire en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides et tout couverts de broussailles et de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, d'une grossièreté extrême, et qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales églises, où un grand peuple étoit assemblé. Nous leur déclarâmes d'abord que le seul désir de leur salut nous avoit attirés dans leur village, que nous ne leur serions point à charge, et que pour l'administration des sacrements, pour nos instructions, et pour les remèdes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prières.

Ce premier début gagna entièrement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, et on y écoutoit nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours nous fûmes accablés des confessions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas ! s'écrioient ces bonnes gens, les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en chrétiens. Rien ne nous touchoit davantage que de les voir venir du fond de leur vallée, au travers des ravines, qui sont affreuses au mois de décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser et proposer leurs doutes.

L'abandon où les supérieurs ecclésiastiques laissent ce pauvre peuple est digne de compassion. Une seule fois l'année, qui est le jeudi saint, quelques caloyers des deux monastères qui sont dans l'île parcourent la vallée pour y entendre les confessions. Quelques-uns d'eux ignorent même jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des péchés grossiers : puis ils demandent aux pénitents une certaine somme d'argent ; quand elle est payée, la confession est censée faite. Souvent même ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail,

ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente; que le pénitent dise oui, et en même temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, et on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant, et à plusieurs autres semblables dont il seroit trop long de faire ici le détail.

Trois semaines se passèrent dans les exercices ordinaires de notre mission. Comme nous étions sur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos catéchismes grecs à l'épitrope de la vallée, et il nous promit de le lire tous les dimanches à la messe dans la principale église. Ce sera le moyen de conserver parmi ces peuples les sentiments de piété et de religion que nous avons tâché de leur inspirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues se tournèrent vers Apano Castro, où nous savions que les besoins étoient pressants. Apano Castro est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'île. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'église ou de temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, et paroît d'un bon

goût. Le pavé est d'un marbre blanc et noir très poli qui représente des roses et des fleurons travaillés avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en fouillant les ruines de la partie du temple qui s'est écroulée on y trouva une image de Notre-Dame qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à Apano Castro des cœurs bien préparés, et dans lesquels on ne jetoit point inutilement la semence évangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, et nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie chrétienne. L'évêque ayant su que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la foi et des obligations du christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la messe dans toutes les paroisses. Les plus distingués de l'île qu'on nomme *Archos* furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures convenables pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entre eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser. Le plus considérable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une

jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jésus-Christ : elle a déjà refusé les plus riches partis de l'île. Son père ne veut pas forcer ses inclinations, mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un monastère des religieuses de son rit. Il a ouï dire que des religieuses françoises doivent venir fonder un monastère à Naxie : il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention étoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage si elle eût embrassé cet état.

Voilà, mon révérend père, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, sont élevés dans une aversion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons été bien reçus partout, et plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées si nous étions secourus d'un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques ! Faites réflexion, je vous prie, mon révérend père, que la mis-

sion de Constantinople comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, et à Santorin plus de huit mille, sans parler des missions que nous venons de faire où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints patrons de la Grèce, qui voient du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de pays autrefois si fervents et si catholiques, d'obtenir de Dieu qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'ames, et qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charités, et les autres par leur zèle, à ne pas laisser périr une si vaste moisson, faute d'ouvriers pour la recueillir. Je suis, avec respect, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

EXTRAIT

De la lettre d'un missionnaire de Damas au P. Procureur des missions du Levant.

Mon révérend père,

P. C.

J'étois à Seyde sur le point de partir pour Damas selon l'ordre que j'en avois reçu de mes supérieurs, lorsque ma destination changea; je fus obligé de prendre une autre route, et d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'Anti-Liban. Comme le patriarche des Maronites devoit faire bientôt publier le jubilé dans toute l'étendue de son patriarchat, on crut que je pourrois aider nos missionnaires qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon révérend père, que je sentis plus de penchant pour les mon-

tagnes ; c'est là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu pour lui-même et avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mène, et l'amour-propre ne sauroit se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par là ma carrière, et de consacrer par une si pénible mission les prémices de mon apostolat.

Pour m'y préparer on m'envoya à notre résidence d'Antoura. Dès que je fus arrivé je me mis à étudier l'arabe. Je le fis avec application, et même avec avidité, et bientôt j'en sus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangère et difficile, et que j'en ignorois les délicatesses, je m'imaginois que je n'aurois autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience ; mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, et que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talents. Tandis que nos pères alloient, avec des fatigues incroyables, faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les fidèles à profiter de la

grâce annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte religion; et des enfants grossiers et ignorants furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le ministère, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel; ainsi en ont pensé les Ignace et les Xavier, nos pères et nos maîtres; et je ne crains pas de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus de fruit. Quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se faisoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me prescrire dans mes instructions une méthode facile, nette, précise, et Dieu bénit ce travail. Je parcourus différents villages; j'y assemblai les enfants; je trouvai partout peu de lumières, mais beaucoup de docilité. Au reste je comptois n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse; mais les pères et les mères, destitués de tous secours spirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfants, et ils avoient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par là mes fonctions furent plus étendues; mon travail augmenta; et je devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la

mission. Mais, grâces en soient rendues au Père des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, et le succès surpassa mes espérances.

Des villages je me transportai dans les cabanes : là recommencèrent mes occupations. Cette distinction de villages et de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystère. C'étoit le temps auquel on commence à travailler aux soies. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, et se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs uniquement destinés à la nourriture des vers à soie. C'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres, de quinze à vingt pas en longueur, sur six à sept en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie qu'ils mettent sur des espèces de claies faites de joncs et de roseaux, à cinq ou six étages les unes sur les autres. Ces compartiments occupent toute la cabane, à la réserve de deux chemins étroits pratiqués à droite et à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui se fait régulièrement deux fois le jour, à six heures du matin et à six heures du soir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit me pria d'y entrer, et d'y donner ma bénédiction. Je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie. Un de nos pères avec qui j'étois lorsqu'on m'adressa la parole s'aperçut de mon embarras, et me dit que les Maronites avoient une si haute estime des missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter, et bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils auguroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit, j'entrai, et je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos manufactures en France, et jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Pardon, mon révérend père, je ne me rappelois pas en ce moment l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure que l'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfants d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, et je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie. Les vers à soie surtout attirèrent ma curiosité et fixèrent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles, et qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui pré-

sidoit aux ouvrages. Il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne qui duroit environ trois jours ; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à passer ; que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier ; qu'après le troisième ces vers s'attacheroient à de petits faisseaux d'épines, et que sur ces faisseaux ils fileroient leurs soies. C'étoit un homme du métier, je le crus sur sa parole, et je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richesses ; c'est là proprement le temps de leur récolte, et c'est pour les missionnaires le temps d'une abondante moisson. Au reste ces missions sont extrêmement pénibles, et ces premiers essais de mon zèle m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos pères, que les croix sont partout l'apanage de l'apostolat, et qu'on a beaucoup plus à souffrir ailleurs qu'au Maduré et qu'au Canada.

Ces cabanes sont souvent fort éloignées les unes des autres ; quelquefois même elles sont placées sur des rochers escarpés et presque

inaccessibles. Le croiriez-vous, mon révérend père ! c'est là où la charité de Jésus-Christ porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir solidement le royaume de Dieu parmi tant de gens dont il semble que le Ciel nous ait particulièrement confié les ames. Hélas ! sans nous ils n'entendroient jamais parler de la religion, et environnés de nations infidèles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quittèrent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, et nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette mission fut-elle achevée que mes supérieurs m'en destinèrent une autre, et me firent l'honneur de m'associer à un confesseur de Jésus-Christ. C'étoit un missionnaire fervent et intrépide, qui, allant il y a quelques années en Mésopotamie pour consoler les chrétiens de cette église abandonnée, eut le bonheur et la gloire de souffrir la prison, les fers, et d'autres incommodités pour la querelle de son cher Maître ; quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon révèrend père !

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'à-

lors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis longtemps l'amitié d'un chrétien accrédité dans le canton, et c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, et nous servir d'introducteur auprès de ses compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paroissoit entièrement éloigné de nous ; il ne vouloit point reconnoître Athanase pour le vrai patriarche, et donnoit aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrile, dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre ! il falloit l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux catholiques : aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-puissant. Dieu, qui tient en main la clé des cœurs, et qui des pierres sait, quand il lui plaît, en faire les enfants d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui et toute sa famille. Revenu dans le sein de l'Église, la première et la plus sûre marque qu'il voulut donner de la sincérité de sa conversion, ce fut de nous appeler, et de nous promettre un libre accès chez ceux de sa nation. Il nous a depuis tenu parole ; il nous a accompagnés partout, et tou-

jours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle. Nous prîmes les habillements des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, et ce fut au commencement de l'année dernière que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point sur les arbres comme en Amérique; on le sème tous les ans, et chaque grain de semence jeté en terre pousse une tige haute de deux pieds, avec quantité de branches, sur lesquelle croît un fruit de la grosseur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou six petits grains de semence avec le coton blanc comme la neige; la coque qui l'environne n'est pas plus épaisse que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre mission, après bien des fatigues causées et par la longueur du voyage, et par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce temps-là. C'est un pays où il y a plusieurs gros villages, au pied d'une haute montagne que les

Arabes appellent *Jabal Chek*, c'est-à-dire la montagne du vieillard, parce que, pendant toute l'année, elle est toujours couverte de neige : vous sentez l'allusion. A notre arrivée nous allâmes droit chez ce brave chrétien sur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonstrations de joie et une effusion de cœur qu'il est difficile d'imaginer; il étoit presque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il sut que nous étions les missionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La première chose qu'il fit en nous abordant, fut de nous prendre la main droite, de la baiser, et de la porter sur sa tête en signe de respect. Il s'adressa ensuite au Père que j'accompagnois, et lui parla en ces termes : Père, que tu sois le bien venu; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon esprit et dans mon cœur; la bénédiction du Ciel est descendue sur moi et sur toute ma famille par ta présence et celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puis qu'enfin voici les anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, et qui apportent dans

notre pays l'abondance et la paix, je loue l'Auteur de toutes choses, et je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation : entre, Père, entre dans ma maison, où tu pourras commander, et tu seras obéi. Ces compliments, qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique sont du goût des Orientaux, et ils ont en arabe une noblesse, des beautés, des grâces que notre langue ne sauroit rendre. Le père y répondit de son mieux, et rendit politesses pour politesses.

Après les premières civilités, on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes qui, à l'exemple du père de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces chrétiens un jeune enfant de cinq ans, qui s'approcha de nous, se mit à genoux, et nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au baptême, et *Richesse de Dieu* étoit son surnom. La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son père; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né; alors le père de l'enfant perd son

et n'est plus appelé que le père de tel; par exemple, *père de Richesse de Dieu.*

Richesse de Dieu étoit un de ces beaux caractères que la nature et la grâce semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur et la consolation d'une famille chrétienne. A une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante, il joignoit un naturel doux et un grand désir d'apprendre. Il nous fit sur la religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espèce d'importunité toujours agréable à des missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle mission j'allois reprendre mon emploi de catéchiste. Je jetai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions; vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous fûmes introduits un grand tapis fait de poils de chèvre; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le père s'informa de la disposition des esprits à notre égard: on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contents de notre voyage; qu'on nous écouteroit volontiers, et que nos instructions seroient bien reçues. On servit

ensuite le souper; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats et déliés à peu près comme du parchemin; on n'en mange point d'autres à la campagne : le maître du logis nous en distribua fort abondamment, et plus que nous n'en eussions pu manger en quatre jours. C'est la manière des Arabes; ils prétendent par là faire connoître qu'ils sont libéraux, et que l'abondance règne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût et de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit sa place autour du panier; on servit en même temps trois plats de terre en forme de coupe. Le premier étoit rempli de riz si mal assaisonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puissent manger; dans le second étoit une espèce de vin cuit qui a assez de rapport avec le miel; et dans le troisième il y avoit quantité de morceaux de fromage qui nageoient dans l'huile: un Français délicat auroit été embarrassé de choisir. Tout cela fut servi sans nappe, sans assiettes, sans cuillers, sans fourchettes. Pour boisson nous avions de l'eau dans un grand vase de terre où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception et le plus grand régal que nous fîmes pendant la mission; car les Arabes qui se contentent de peu, ne font guère

de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos missionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle soit, et vous en sentirez aisément la différence. Il est vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac; le maître de la maison l'alluma, et nous la présenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut possible: nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, et il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faisoit mille questions sur la France, dont il avoit ouï raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de chrétiens qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée; ils étoient tous Grecs et Suriens. Leurs démonstrations nous firent d'autant plus de plaisir, que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains curés schismatiques qui les visitent de temps en temps, et qui dans leurs visites songent moins à les instruire de la religion qu'à les prévenir et à les indisposer contre les religieux missionnaires; mais Dieu rendit inutiles, et fit

même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du schime et de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, et le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'église dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit là où l'on s'assembloit. Le père ouvrit la mission par un discours si vif et si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début ? Voici l'ordre des exercices. La prière du matin étoit suivie de la messe, et la messe d'un sermon. Après le sermon ces bonnes gens, qui étoient avides d'apprendre le chemin du Ciel, se partageoient; les uns alloient au père qui leur faisoit une instruction familière; les autres venoient à moi, je leur expliquois et les points capitaux de la religion et la manière de prier; je ne savois guère d'arabe, je m'exprimois assez mal; cependant j'étois écouté. La simplicité de mes auditeurs me charmoit : il se trouvoit parmi eux des gens âgés qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde, et bientôt ceux qui

étoient moins avancés en âge les imitoient. Toute la matinée se passoit dans ces saints exercices. Après dîner, tandis que le père alloit visiter les malades et consoler les affligés, j'assemblois mes chers enfants, et je commençois le catéchisme. *Richesse de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulières, faisoit le petit apôtre; il se transportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer; il haranguoit ses camarades. Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la mission; c'est offenser Dieu de s'y amuser, jusqu'au départ des pères. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant missionnaire : ses compagnons le suivoient. A la tête de sa troupe, il entroit dans la chapelle les yeux baissés, les mains jointes : Père, me disoit-il, apprends-nous à connoître, à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspiroit à toute sa suite de la modestie, de l'attention, de la docilité, et en ce moment je croyois être, non pas au milieu d'une troupe d'enfants légers, mais de petits anges, et ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon révérend père, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrois alors à mes fonctions. A l'instruction chrétienne succédoit une prédica-

tion ; nous finissions par la prière du soir, et chacun se retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun se retiroit; je me trompe, il en restoit plusieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, et qui ne pouvoient se lasser d'entendre parler de Dieu. Nous étions si accablés, que nous avions à peine le temps de satisfaire à nos exercices spirituels, et de prendre, couchés sur la dure, quelques moments de sommeil. Ah! que des jours si pleins nous paroissoient couler vite! Malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit sur cette mission, nous laissâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressants obligèrent nos supérieurs à nous rappeler; il fallut malgré nous nous arracher à un troupeau si cher; mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, et y mettre la dernière main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa; ce sont de légères consolations que Dieu ménage quelquefois aux missionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux que pour animer leur zèle et le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour; et l'obéissance qui nous y avoit rappelés, nous renvoya bientôt dans un vil.

lage pour visiter quelques familles chrétiennes qui demandoient depuis long temps des missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas : il y en a une entre autres qui jette de l'eau en si grande abondance, qu'on croiroit que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher.

Les habitants de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, et moins ennemis des chrétiens que ceux de Damas : nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays, et pour un de ceux qui entend le mieux sa loi. Nous en fûmes favorablement accueillis. Il nous dit obligeamment qu'il avoit beaucoup de considération pour des personnes comme nous, et qu'une des choses que leur prophète leur avoit recommandées plus instamment, c'étoit de nous traiter avec bonté, qu'au reste il nous prenoit sous sa protection; que nous pouvions aller en liberté partout où nous voudrions, sans craindre que personne dans tout son district osât nous faire insulte. Ce langage nous surprit, et ce qu'il nous dit de son prophète nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remer-

ciâmes de ses bontés, et nous nous servîmes avantageusement de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des chrétiens, et pour avoir un accès facile auprès des Turcs qui nous recevoient volontiers et sembloient nous écouter avec plaisir : deux même d'entre eux nous avouèrent que la véritable religion étoit celle des chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excursion un sujet de consolation bien sensible : c'est un de ces coups de miséricorde qu'un Dieu infiniment bon et qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus ménage quelquefois à certaines ames prédestinées.

Un Surien plus qu'octogénaire étoit presque perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, et aveugle depuis dix; il avoit une foi ardente et vive, et, depuis si long-temps étendu sur le lit de douleur, toujours il avoit supporté son mal avec une résignation et une patience admirables. Quoique ses infirmités et son grand âge lui fissent sentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il se flattoit et disoit même à ceux qui l'environnoient qu'il ne mourroit point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque

pressentiment secret que lui imprimoit l'Esprit saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sut notre arrivée: Voila, s'écria-t-il, les promesses du Ciel accomplies; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison pour nous supplier de nous transporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifioit par sa constance, et dont il se faisoit respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes et avec des sentiments dignes d'une ame vraiment chrétienne : la religion, mon révérend père, a partout ses héros.

Mon père, dit-il au missionnaire que j'accompagnois, vous êtes des anges secourables qui portez partout l'instruction, la lumière et la bénédiction. Depuis bien des années je souhaitois de vous voir, et j'avois toujours espéré que sur la fin de mes jours j'aurois cette consolation. Je sens bien maintenant que c'est Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce espérance dans mon cœur. Mes vœux sont accomplis; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir et mes derniers soupirs et le dernier aveu de mes foiblesses.

Animez-moi dans mes combats; faites couler sur moi le sang de Jésus-Christ; appliquez-moi ses mérites; nourrissez-moi de sa chair, et par les sacrements de la sainte Eglise catholique mettez le comble à ma félicité, et le sceau à ma prédestination. Je sens que je suis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi d'expirer entre vos bras, de pouvoir en expirant remettre ma conscience entre vos mains, et mon ame entre les mains du Seigneur! Hâtez-vous de me purifier par le sacrement de pénitence, et aidez-moi à bénir les miséricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres et touchantes paroles, ses fils et ses petits-fils, qui étoient autour de son lit, fondoient en larmes, et je ne pus retenir les miennes. La religion, mon révérend père, fait quelquefois sur nous des impressions dont nous ne sommes pas les maîtres. Le missionnaire, aussi pénétré que nous, l'embrassa plusieurs fois, et l'exhortoit à profiter de ce dernier secours que le Ciel lui offroit, et à consommer le grand ouvrage de sa sanctification. Nous les laissâmes ensemble. Le malade lui fit une confession générale, souvent entrecoupée de pleurs et de sanglots. Toute la famille rentra, tous se prosternèrent; le bon patriarche les bénit. On

le communia. A la vue de son Dieu les transports de sa ferveur et de sa piété redoublèrent. On lui présenta un crucifix qu'il baisoit amoureusement; et les lèvres collées sur celles de son divin Maître, il expira doucement, tranquillement dans le baiser du Seigneur. Quelle mort, mon révérend père! J'en fus si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée: Mes enfants, ou la religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un saint, et je leur fis remarquer que jamais le schisme et l'infidélité n'offroient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de grâces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes le temps et les soins nécessaires; mais cet événement singulier fut ce qui signala notre course apostolique; nous ne pouvions nous lasser de l'admirer, et à notre retour ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avoit ressenti une joie plus douce et plus pure, et que ce seul moment ne l'avoit que trop bien payé de ses fatigues passées; je le crus aisément, à en juger seulement par ce qui s'étoit passé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette bourgade qui faisoit voyage avec nous, et qui comme nous venoit à Damas,

me dit que j'avois paru curieux de savoir pourquoi Mahomet avoit particulièrement recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs : Si vous voulez, ajouta-t-il, en savoir la raison, et pénétrer à fond ce mystère, je vous adresserai à un habitant de la ville où nous allons; il est en état de vous instruire; c'est un homme savant dans la loi, fort versé dans l'histoire du pays, et qui volontiers vous fera part de ses lumières. Il me nomma le docteur en question; l'avis me parut bon; je ne crus pas devoir le négliger; j'étois bien aise d'éclaircir un point dont j'avois déjà ouï parler si diversement. Lorsque j'étois encore en France, et que je me disposois à ces missions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent et de Mahomet et de l'alcoran; j'avois lu en particulier l'article de Bayle sur ce prophète. Je voulus donc me mettre au fait, et mon premier soin depuis mon retour à Damas a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué : c'étoit un chrétien, et en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aisance et de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le prophète

des Musulmans leur ait ordonné de ménager les religieux chrétiens? Rien n'est plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos François, je dis même ceux qui se piquent d'une érudition plus profonde, gardent sur cela un profond silence, et nous n'en découvrons aucun vestige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il, mais la chose n'en est pas moins certaine, et vous me permettrez de vous dire qu'avec toute leur science, nous sommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumière et des pièces qu'ils n'ont pas. Au même moment il tira de ses papiers un ancien manuscrit qu'il me montra; il étoit écrit en arabe, et c'étoit toute l'histoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous savez notre langue, lisez; sans entrer dans une discussion inutile, et d'odieuses comparaisons, voilà de quoi terminer ce différend entre vos Français et nous. Je lus ce manuscrit, ou plutôt je le dévorai; et comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois, je le priai de me le laisser pour quelques jours; il y consentit de la manière la plus obligeante. En voici un extrait fidèle, du moins quant à ce qui concerne notre question. Si j'y ai trouvé quelque chose d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas si je

le rapportois: cela seroit étranger à mon sujet: je laisse ce soin à ces auteurs qui, pour se mettre au ton de notre siècle, farcissent leurs livres de mille impiétés, de mille obscénités, et qui ne respectent ni les mœurs ni la religion.

Selon ce manuscrit Mahomet étoit de la Mecque. Sa naissance fut obscure. Comme il avoit des sentiments élevés, il pensa à se tirer de sa misère et à faire fortune. Trop connu dans son pays pour pouvoir s'y distinguer, il vouloit passer dans une terre étrangère. La famine qui désoloit sa patrie lui en fournit l'occasion; il la saisit, et se joignit à une caravane de ses compatriotes qui furent obligés de venir chercher du blé jusque dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Hauran est à deux journées de Damas, du côté du midi : c'est un canton où les terres sont extrêmement et constamment fertiles. Dans les plus mauvaises années il y croît toujours du blé en abondance, et ce blé passe pour le meilleur qui soit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avoit alors un religieux nommé Sergius, homme sévère et régulier, mais entièrement dévoué à la secte, et opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius dont il étoit un des plus ardents et des plus zélés défenseurs. Parmi ces étran-

gers venus de la Mecque Sergius aperçut le jeune Mahomet ; sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, et qui avoit dans l'air je ne sais quoi de noble et de distingué. Ses entretiens le charmèrent ; il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, et il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, et il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la proposition n'auroit pas été conforme à ses inclinations, le jeune Arabe l'auroit acceptée par besoin : il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du religieux Surien. Naturellement souple et pliant, il parut docile à son nouveau maître ; il écouta ses leçons, et il les goûta. Né dans le sein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconséquence, et bientôt il abjura un culte grossier et superstitieux ; mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre, et en devenant chrétien, il devint hérétique ; et hérétique arien. Les ariens nient la divinité du Verbe : ils veulent que Jésus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De là les grandes idées que les Musulmans ont de Jésus-Christ ; ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un prophète et comme un très grand prophète : c'est la remarque du manuscrit que je cite:

Instruit des vérités du Christianisme, Mahomet forma le dessein d'en instruire sa patrie, et de retirer ses concitoyens de l'abîme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiser, il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des dieux.

A la loi païenne qu'il avoit établie il falloit en substituer une autre. Ses premiers succès l'enhardirent, et il eut l'ambition de devenir législateur. Il était naturel qu'il choisît la loi des chrétiens; il en avait fait profession, et il en avoit une teinture plus que superficielle, mais elle étoit trop répandue dans l'univers; jamais il ne seroit venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur; et, encore une fois, il vouloit passer pour législateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper les esprits grossiers et de flatter les cœurs sensuels. Les Juifs ne faisoient plus un corps ni de nation, ni de religion; ils étoient errants et dispersés par tout le monde. Il crut mieux trouver son compte chez eux, et se persuada qu'en se parant de leurs dépouilles le larcin seroit moins reconnu : il eut donc recours à la loi judaïque

et il en détacha quantité de pratiques qui composent une partie de la sienne.

Ce n'étoit pas assez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir solidement, et perpétuer ce grand ouvrage. Son éloquence naturelle, et le talent qu'il avoit de contrefaire le prophète, attirèrent en peu de temps beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles et opiniâtres qui refusèrent de l'écouter, et qui prirent la résolution de se défaire du nouveau dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramoit contre lui. Il se sentoit assez de manége pour être législateur, mais pas assez de courage pour être martyr; ainsi il prit le parti de la fuite, et accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Médine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusque-là il n'avoit employé que la voie d'exhortation pour introduire sa nouvelle secte; mais comme les choses n'alloient pas assez vite, conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les événements, se servir de la voie des armes; elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques Arabes déterminés, et il marcha contre sa patrie. Il y passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à son

entreprise. Ce coup hardi et heureux grossit ses troupes : bientôt il se trouva à la tête d'une formidable et nombreuse armée ; il se rendit maître d'une grande étendue de pays ; il parcourut en conquérant les provinces voisines, et il pénétra jusque dans le Hauran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius, son ancien maître : il eut plusieurs conférences avec lui ; il en reçut de nouvelles instructions. Ces pour parler alarmèrent ses disciples ; ils en prirent ombrage ; et comme Sergius étoit un homme dur et austère, ils appréhendèrent qu'il n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéissance aveugle, à leur imposer des lois trop onéreuses. Cette crainte peut-être mal fondée leur fit prendre un parti violent dont Sergius fut la victime, et ils l'égorgèrent pendant la nuit. L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle ils s'étoient enivrés ; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin dont il croyoit que l'excès avoit donné occasion à une action si détestable. Ce manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le législateur avoit reçu tant de bons offices, il avoit

recommandé les religieux chrétiens à ses sectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, et ce système paroît assez vraisemblable. Seroit-ce donc là le fameux testament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, et sur lequel dans ses notes il fait une longue dissertation ? Je ne saurois le croire. Il dit que ce manuscrit fut apporté de l'Orient par le père Pacifique Scaliger, capucin, traduit en latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630, à Rostoch en 1638, et à Hambourg en 1690; et que l'original, trouvé dans le monastère des religieux du Mont-Carmel, a été mis à la bibliothèque du Roi. Il ajoute que les sentiments des plus habiles critiques sont partagés sur l'authenticité de cette pièce, que Grotius, Voetius, Bespiers et plusieurs autres savants ministres la croient supposée ; que Saumaise, Hinkelman et Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces contestations. Comme la pièce dont je parle est une pièce toute différente de ce testament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu ; et je suis persuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuscrit semblable, puisqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que, selon les histoires que les chrétiens

ont en main, ce législateur leur fut et favorable et affectionné ; ce sont ses propres termes que rapporte M. Saumaise : *Narrat Almachinus in vitâ Mahumedis ex historiis christianorum, addictum illum fuisse christianis et benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il est permis à un jésuite missionnaire de s'en mêler, surtout quand il s'agit de l'honneur et de la gloire de la religion. Je suis, etc.

Pour confirmer ce que vient de dire le missionnaire de Damas de la tolérance des Turcs instruits, et du respect qu'ils ont pour le christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette lettre nous donnions au public la lettre qu'écrit à sa sœur un missionnaire de Constantinople au sujet d'une cérémonie de religion qui se fait tous les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'empire ottoman.

MA TRÈS CHÈRE SOEUR,

JE connois trop votre zèle pour la religion, et l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empressement de l'édifiant et touchant

spectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très chère sœur? au milieu même de Constantinople, les catholiques font des processions solennelles aussi tranquillement et aussi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout simplement ce que j'ai vu. Au reste le merveilleux de cette cérémonie, tout auguste qu'elle est, ne consiste pas tant dans sa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle se fait, et dans le respect dont les Turcs même qui la voient passer paroissent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrérie de sainte Anne qui est établie depuis cinq ou six siècles, et qui a passé dans notre église depuis trente ou quarante ans : c'est une antiquité respectable. Cette confrérie a des privilèges assez singuliers. Les confrères ont droit de chanter l'évangile avec une étole comme les diacres, et de prendre du vin dans des vases le jour de Pâques après avoir communié. Elle n'étoit autrefois composée que des plus notables catholiques du pays ; mais depuis plusieurs années MM. les négociants français et vénitiens y sont entrés, et lui donnent un nouveau lustre : cette circonstance est remarquable. Ordinairement dans le christianisme ces sortes d'établissements

de piété s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, et la succession des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Cette confrérie possède un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées et dans cette ville et dans cet empire. Ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jésus-Christ. Cette précieuse relique est vérifiée par les certificats et les pièces les plus authentiques, et c'est elle qui a donné occasion à la procession dont je vous parle. Cette procession se fait depuis long-temps la nuit du samedi saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre et l'arrangement.

Elle sortit de notre église vers les deux heures du matin, et n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasse, choisie dans les palais des ambassadeurs, marchoit à la tête, et faisoit retentir toute la ville du bruit des instruments. Tout cela précédoit trois riches bannières qui étoient environnées et éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannières étoient suivies de tous les confrères, au nombre d'environ deux cents, qui marchoient deux à deux, et

qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espèce d'aube d'une toile blanche et fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, laquelle ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux et d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instruments le temps de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un autel portatif magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, et de presque autant de flambeaux. Sur cet autel s'élevoit une résurrection dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jésus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espèce de rotonde dont le dôme est soutenu par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, et a dû coûter beaucoup. On voyoit autour de cet autel huit gros fanaux dorés et ornés de sculpture ; tout cela faisoit un très bel effet.

Venoit après cela le clergé composé des Cordeliers, des Récollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chapes, et des Jésuites en manteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique cré-

pine, étoit porté par le prieur et les trois principaux officiers de la confrérie, habillés de blanc comme le reste des confrères. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la sainte épine, et j'étois en chape avec une écharpe brodée d'or. Cette relique qui consiste en une petite branche revêtue d'or est enfermée dans une coupe de cristal dont le couronnement et le pied sont de vermeil. Le dais étoit environné de quelques prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux, et de quatre confrères qui portoient de grands vases d'argent remplis d'eau rose dont ils arrosoient continuellement les assistants. Cette odeur mêlée avec celle des parfums qu'on brûloit sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumoit toutes les rues par où l'on passoit, et qui étoient bordées d'un peuple infini. La procession étoit fermée par une vingtaine de confrères, et par les principaux officiers des palais, qui tous avoient un flambeau. Il ne faisoit pas le moindre vent, et le ciel étoit on ne peut pas plus serein; jugez si tout étoit bien éclairé.

Tous les ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre et de Suède, s'étoient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le

marquis de Villeneuve, qui est le nôtre, et qui se distingue autant par sa rare et solide piété que par son zèle ardent à soutenir et à étendre la religion, vint avec madame son épouse dans notre église, où la messe fut chantée en musique. Notre église qui est, à ce que je crois, la plus belle que les catholiques aient dans tout le pays, étoit toute tendue de drap d'or et d'argent fourni par le prieur de la confrérie, qui est un riche marchand vénitien.

Les Arméniens, que notre ambassadeur a su intimider par son autorité, et qu'il a tellement gagnés par ses caresses qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bientôt réunis à nous, avoient demandé avec instance que la procession se détournât pour passer devant une de leurs églises. On leur accorda cette grâce d'autant plus aisément que l'évêque de cette église est catholique dans le cœur; qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entièrement, et qu'il l'auroit déjà fait si on ne l'avoit engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point suspect il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son église : il étoit en chape et en mître. Plusieurs prêtres de son clergé l'accompa-

gnoient, et étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques moments. Un de nos diacres chanta l'évangile du jour, et l'oraison du patron de cette église. Ce prélat s'approcha; je lui présentai la sainte épine, et il la baisa. A cette station l'eau rose ne fut point épargnée; on la répandoit avec profusion, et l'on jetoit des fleurs en si grande quantité, que je fus obligé de tenir long-temps les yeux fermés. On dit que sur le passage les Turcs même en jetèrent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vu, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très chère sœur, une cérémonie qui sans doute vous surprendra. Je suis bien persuadé que vous ne vous seriez jamais imaginé que la religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre et en Hollande. Tout se passa avec une piété et une modestie qui surpassent de beaucoup celles de toutes nos processions d'Europe; et les chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du christianisme, se font un devoir de paroître plus recueillis aux yeux de l'infidélité pour donner une plus grande idée et de la majesté du Dieu qu'ils adorent, et de la sainteté de la loi qu'ils

professent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous fasse plaisir, et à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre sainte religion. Je suis, etc.

LETTRE

DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 novembre 1739.

Un soulèvement général arrivé dans cette ville a été sur le point de causer la ruine de notre mission, et nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs et des schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman Bacha ayant été employé dans la guerre que le grand-seigneur avoit avec l'empereur, on lui donna pour successeur Hussein Bacha. Cet officier accoutumé à piller dans les villes qu'il avoit gouvernées, telles que Tripoli, Alep, etc., comptoit accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connoissoit pas le génie des habitants de Damas, qui sont naturellement fiers, arrogants, et ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La scène commença un vendredi. Je re-

marque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs ce que le dimanche est parmi les chrétiens. Ils vont régulièrement à leurs mosquées sur le midi, surtout pendant le temps du *ramadan*, ou de leur jeûne. Leurs *chaïks* ou leurs prêtres crièrent à l'ordinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher pour inviter le peuple à la prière. Tandis que chacun occupé au-dehors à se laver et à se purifier, attendoit le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, et les hakïs s'étant présentés : « Retirez-vous, dirent-» ils, il n'y a point aujourd'hui de prière ; celle » qui part d'un cœur aigri et envenimé n'est » point agréable à Dieu; allez venger l'hon-» neur du Prophète, vengez ses lois, et faites » tout ce qu'un saint zèle vous inspirera. »

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussitôt aux armes; on n'entendit bientôt dans toutes les rues et les places de la ville que des coups de fusil, et des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les grands s'assemblent; ils vont chez le muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, et sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, et deux de ses domestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, et se

laisse entraîner au torrent. Les grands vont de là aux tribunaux, et font défense à toutes les cours de connoître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les prêtres et le pontife, les magistrats et les grands, marcher dans les rues en habits de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil et de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en étoit promis, le peuple en devint plus furieux, et d'abord cinquante à soixante personnes des gens attachés au bacha furent massacrées.

Le carnage auroit été plus grand, si le bruit ne s'étoit répandu que le bacha s'étoit sauvé de son sérail par une porte dérobée; les esprits se calmèrent, et le reste du jour fut tranquille. Le bacha en fut informé, et dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'aga des janissaires et l'aga des capiks-houlys, qui refusèrent d'obéir sur l'heure, et qui n'allèrent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils parurent : « Pourquoi, leur dit le bacha en colère, ne contenez-vous point vos troupes? Je « saurai bien vous en faire repentir; qu'on » ferme les portes du palais. » On exécutoit ses ordres, lorsqu'un domestique vint lui dire à l'oreille que le canon du château étoit braqué

contre le palais, et qu'on se préparoit à y mettre le feu.

A cet avis il baissa le ton et parla d'accommodement. Les deux agas parlèrent haut à leur tour, et lui dirent qu'il n'avoit point de paix à espérer de la part de la ville qu'aux conditions suivantes : 1° Qu'il restituât les neuf cents bourses qu'il avoit reçues depuis son arrivée à Damas; 2° Qu'il renvoyât de son service une partie de ses troupes; 3° Qu'il s'engageât par écrit de ne molester personne durant le temps de son gouvernement; 4° Enfin, que ce jour-là même il élargit les prisonniers, il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mit bas les armes, et qu'on ouvrit les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laissa pas de part et d'autre de se tenir sur ses gardes. Bien en prit aux habitants; car trois jours après la parole donnée, le bacha, suivi de quatre mille hommes, entra sur le minuit dans un faubourg dont il avoit le plus sujet de se plaindre, et il le mit au pillage, saccageant, brûlant les maisons, et tuant tous ceux qui faisoient quelque résistance. L'alarme se communiqua en peu de temps à la ville; on s'assembla au plutôt, et en si grand nombre,

que le bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le sérail et ensuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable un peuple sans frein, violent, indiscipliné, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion et sa fureur, et qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de chrétien.

Dès qu'on apercevoit des chrétiens, on maudissoit leur foi, et on leur attribuoit d'avoir attiré tant de malheurs sur la ville; on forçoit leurs maisons, on les pilloit, et ils étoient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort à plusieurs dames, et d'autres aimèrent mieux périr de la main de ces furieux que de consentir aux violences qu'on vouloit leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, et le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées de coups de fusil, et les balles tombèrent à mes pieds. Une autre fois ils allumèrent un grand feu à la porte des Franciscains pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espèce de miracle. Je serois infini si j'écrivois

dans le détail toutes leurs cruautés. Je revieus au bacha.

Échappé de la ville, il alla visiter Naplouse[1], Jérusalem, et les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, et se préparer au voyage de la Mecque. On sait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où selon leur tradition repose le corps de leur prophète Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'empire: on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, et qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le ramadan. Le bacha de Damas est le maître et le conducteur de la caravane. C'est à lui à donner les ordres pour la marche et pour le séjour, à vider les différends qui s'élèvent, à la garantir des Arabes qui ne ces-

[1] *Neapolis* ou *Sichem*. (*N. des Édit.*)

sent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le bacha parcouroit les villes de son gouvernement, les habitants de Damas pensoient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifièrent les endroits foibles de leurs murailles, ils relevèrent ceux qui étoient abattus, ils amassèrent des provisions de guerre et de bouche, et se mirent en état de soutenir le siége au cas que Hussein Bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs bachas réunis, comme le bruit en couroit. Ils avoient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas; ils avoient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné et justificatif de leur conduite; mais ils apprirent, vers ce temps-là, qu'il avoit été arrêté par le grand visir, protecteur du bacha, sa créature, et qu'il n'étoit pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimidèrent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposèrent point à l'entrée du bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avoit exigées, deux étoient remplies : il avoit rendu la liberté aux prisonniers, et congédié ses troupes; c'est ce qui le rassura, et l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-décembre

qu'il arriva, jusqu'à la fin de janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisoit que trop les mécontents qui y trouvoient leur compte, les troubles ne discontinuèrent point: il subsistoient encore au retour de la caravane. Alors le bacha, pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, et par des chemins impraticables, ne cessoient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, et s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille hommes bien armés, qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durèrent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent halte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il seroit permis à ses troupes de camper près de la ville pendant trois jours qu'on leur accordoit pour retirer leurs femmes et leurs effets: mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampoient pas, on leur courroit sus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hussein Bacha. Caché dans son sérail, haï de ses

troupes, bafoué de ses sujets, sans pouvoir et sans autorité, il n'avoit plus que le titre et le nom de bacha. Quand il s'agissoit de quelque affaire dont la connoissance lui appartenoit, Achmet-Abdel-Brédi, homme de fortune, mais qui avoit l'esprit entreprenant et intrépide, l'évoquoit aussitôt à son tribunal, et prononçoit des arrêts d'un ton qui se faisoit obéir.

Cependant le bacha entretenoit de secrètes correspondances avec le gouverneur du château, qui étoit bien fourni d'artillerie, et qui par sa situation commandoit la ville et les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenoit le maître absolu. Les capik-houlys, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêtèrent leur aga, se saisirent des portes, et le constituèrent prisonnier. Le signal fut aussitôt donné, et en peu de temps tous les révoltés se rassemblèrent, et coururent droit au sérail. Les troupes du bacha se défendirent d'abord avec courage; elles attaquèrent ensuite, et repoussèrent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même furie de part et d'autre, et la victoire indécise ne se fixa en faveur des habitants que sur la fin du troisième jour. Le nombre des morts fut à-peu-près égal. On regretta dans la ville,

sur tous ceux qui périrent, Achmet-Abdel-Brédi, que son mérite et sa valeur avoient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deuil dressoit aux mânes de son héros un superbe mausolée, et l'invoquoit par des hymnes et des cantiques comme le père et le libérateur de la patrie, le bacha, dont le palais avoit été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troisième fois. Mais le moyen de subsister à la campagne! Sa fuite précipitée ne lui avoit permis que de penser à mettre sa vie en sûreté; son unique ressource fut de lever des contributions, et c'est ce qui mit le comble à son malheur.

Les paysans des environs de Damas venoient continuellement à la ville pour se plaindre que la campagne étoit ravagée par Hussein Bacha. Leurs plaintes furent écoutées, on consulta le muphti, qui après de mûres délibérations décida que la loi permettoit de se défaire d'un ennemi de Dieu et des hommes qui en vouloit au bien et à la vie de ses frères. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le muphti, le commandant et les officiers subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgeoisie

suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche et arrivèrent le lendemain au lieu où l'on assuroit qu'étoit le camp du bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparèrent des hauteurs, et les autres s'étendirent dans le vallon: mais ces mesures furent inutiles; le bacha avoit appris ce qu'on tramoit contre lui, et dès la veille il s'étoit retiré avec tant de célérité, que six cents chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi étoit loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y régna à l'ordinaire, et l'on ne discontinua point de piller et de maltraiter les chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'octobre qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir, et nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministère. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un consul et une nation françoise qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc, et qui dès la naissance de l'Église ont persécuté les

hommes apostoliques. On sait que l'apôtre saint Paul pour fuir leur persécution fut obligé de se cacher, et de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guère passé de semaines que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs et des schismatiques.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Lettre du P. Rousset. . . . . Pag. 1

Relation d'un voyage à Cannobin, dans le mont Liban, envoyée au P. Fleuriau par le P. Petitqueux, missionnaire jésuite. . . 13

Lettre du supérieur-général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie, au P. Fleuriau. 29

Lettre d'un missionnaire en Grèce au P. Fleuriau. 36

Mémoire sur la ville et les environs d'Alep. 73

Lettre du P. Néret, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Fleuriau, de la même compagnie. 107

Lettre du P. Jacques-Xavier Portier, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Fleuriau, de la même compagnie. . . . 182

Universelle
BIBLIOTHECA
Chiaviensis

EXTRAIT d'une lettre d'un missionnaire de Damas, au P. Procureur des missions du Levant. 212

LETTRE d'un missionnaire de Constantinople, à sa sœur. 242

LETTRE du P. Goryuaut. 250

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis